



Proteste

Revue trimestrielle d'information et de réflexion de la Fédération de l'Entraide Protestante



Dossier
**ŒIL POUR ŒIL,
DON POUR DON**

p. 9

120 ANS DE LAÏCITÉ
Se souvenir d'une loi de compromis

p. 4

LA GRAINE DE SEL
La charité sous la grâce, non sous la contrainte

p. 8

**DANS LES COULISSES
DE FRANCE TV**
Présence protestante avec la FEP

p. 25

LE PORTRAIT
Valentine Zuber, une historienne hors pair

p. 28

Édito	2
C'est vite dit	3
Donner du sens au don	
Associations, Caf et laïcité, des clés pour bien fonctionner	
Ici et ailleurs	4
Cent vingt ans de laïcité : se souvenir d'une loi de compromis	
Vincent Genin	
Paris-Dakar sur deux roues	5
Brigitte Martin	
Les échos du terrain	6
Un centre pour les personnes exilées en souffrance	
Micheline Bochet-Le Milon	
Un service civique bénéfique	7
Brigitte Martin	
La graine de sel	8
La charité sous la grâce, non sous la contrainte	
Brice Deymié	
DOSSIER : Oeil pour œil, don pour don	9
Introduction	
Isabelle Grellier-Bonnaud	
Le don, ce fil essentiel qui nous relie	11
Denis Malherbe	
Petite histoire du don aux pauvres	12
Axelle Brodiez	
Plus besoin de monnaie pour donner	13
Tim Deguette	
Passer du don à la sollicitude	14
Marc de Bonnechose	
Les petites cantines tablent sur la confiance et le don	15
Diane Dupré la Tour	
Au nom de la religion	16
Nadine Davous	
Peut-on parler de générosité protestante ?	17
Claude Dargent	
Découvrir l'autre pour se (re)découvrir	18
Philippe Pareja et Florent Ferreboeuf	
3 questions à Pauline Scherer	19
Brigitte Martin	
Le théâtre pour changer le monde	20
Brigitte Martin	
Sans la charité, point d'humanité	21
Matthieu Cavalisé	
Un changement de paradigme	22
Nathalie Bottos	
Donner de son temps pour réparer	23
Brigitte Martin	
La vie de la Fédé	24
Dans les coulisses de Présence protestante	
Elisabeth Walbaum, Carline Richardieu, Anne-Lise Fontan	
Assises des entraides : de la charité à la dignité	25
Anne Vaubaillon	
Leur parole nous éclaire	26
C'est très important de pouvoir donner	
Corinne	
La page culture	27
Le portrait	
Valentine Zuber	
Brigitte Martin	
	28



Édito

Les 3 et 4 octobre derniers, les cinquièmes Assises nationales des entraides organisées par la FEP avaient pour thème : « Œil pour œil, don pour don, de la charité à la dignité », formule inspirée d'un ouvrage d'Alain Caillé, disciple de Marcel Mauss.

Ce dernier, pionnier de l'anthropologie française, publiait en 1925 son *Essai sur le don*, démontrant que toute existence humaine est fondée sur l'obligation de donner, de recevoir, et de rendre. À l'opposé de l'approche économique où chacun fait ses choix dans un rapport à l'autre purement marchand, les contacts humains sont, pour Mauss, habités par un besoin de reciprocité.

Poursuivant et actualisant la pensée de Marcel Mauss, Alain Caillé remet le don et la circulation du don au cœur du contrat social. Il affirme que la relation à l'autre est centrale et le don opérateur de la confiance et de l'alliance qui mettent en mouvement et en action.

La vision d'Alain Caillé change notre regard sur la personne accueillie : pour retrouver sa dignité, elle doit pouvoir jouer sa propre partition dans la mélodie que nous écrivons ensemble, et s'inscrire à son tour dans le cycle du don. Plusieurs exemples cités dans ce numéro s'en inspirent, comme « Les Petites Cantine » avec leur prix libre et la contribution de chacun, ou bien le programme « Jeunes et citoyens » des Foyers Matter où d'anciens détenus participent à des maraudes pour les sans-abri. En offrant à l'autre cette place nouvelle, ce pouvoir d'agir, nous le considérons comme notre sœur ou frère en humanité.

Cette approche résonne fortement avec le renversement théologique de la Réforme : lorsque Luther proclame que le salut ne se mérite pas, qu'il est don de Dieu, par amour, n'est-ce pas un bouleversement radical ?

Cette « nouvelle alliance » nous rend dignes et nous conduit à donner à notre tour, non par devoir mais par gratitude, en reconnaissant notre prochain comme un semblable.

Isabelle Richard,
présidente de la Fédération de l'Entraide Protestante



Revue trimestrielle d'information et de réflexion de la Fédération de l'Entraide Protestante
www.fep.asso.fr - 47, rue de Cligny 75009 Paris.
Tél. 01 48 74 50 11 - Fax 01 48 74 04 52.
ISSN : 1637-5971.
Directrice de la publication : Isabelle Richard.
Directeur de la rédaction : Pierre-Olivier Dolino.
Rédactrice en chef : Brigitte Martin.
Membres du comité de rédaction :
Micheline Bochet-Le Milon, Marc de Bonnechose,
Florence Dauzant-Perrard, Nadine Davous, Brice
Deymié, Nathalie Leenhardt, Marc de Maistre,
Denis Malherbe, Didier Sicard, Elisabeth Walbaum,
Raphaël Warnery.
Relecture : Florence Collin.
Crédits photo : Entraide protestante de La Rochelle,
Fatoumata Diabaté, iStock, Bernard Pillet, Étienne Wild.
Couverture : Anne Vaubaillon.
Maquette : Celka.
Imprimeur : Marnat. Prix au numéro : 9,50 €.



Donner du sens au don

Reconnue d'utilité publique depuis 2001, la Fondation du Protestantisme¹ fédère les Églises et institutions protestantes autour d'un objectif commun : préserver et valoriser le patrimoine protestant, encourager et structurer la générosité au service de projets d'intérêt général dans les domaines philanthropique, social, humanitaire, éducatif et culturel. Elle rassemble aujourd'hui soixante-six fondations abritées, dites individualisées. Elles peuvent collecter des dons et distribuer des fonds par le biais d'allocations pour financer et accompagner des initiatives locales ou nationales portées par des acteurs engagés. La Fondation joue ainsi un double rôle : elle est collectrice et distributrice.

La Fondation a organisé quatre fonds thématiques : « Solidarité Protestante », « Jeunesse et Relève », « Accessibilité Universelle » et « Culture Protestante ». Elle entend ainsi susciter de nouvelles générosités pour répondre à des besoins identifiés et soutenir les institutions et associations protestantes engagées dans ces domaines.

Le don, dans ce cadre, s'exprime principalement sous forme numéraire par différents canaux mis à disposition. D'autres formes de générosité sont encouragées telles que les legs et les donations,

¹ <https://www.fondationduprotestantisme.org/>



Fondation du Protestantisme
Réussir ensemble des utopies concrètes

notamment la donation temporaire d'usufruit d'un bien, qui représentent la possibilité pour des mécènes et personnes engagées de poursuivre leur action dans la durée.

Mais l'engagement ne se limite pas au don en numéraire : les bénévoles, membres de comités permanents de la Fondation du Protestantisme ou ceux des associations porteuses de projets, donnent aussi de leur temps, leur expertise et leur énergie. Une manière précieuse de faire vivre une générosité protestante exigeante et profondément humaine, au plus près des besoins exprimés.

Associations, Caf et laïcité, des clés pour bien fonctionner

des aides sociales n'est pas un droit mais relève du pouvoir discrétionnaire de chaque Caf, c'est un fait. Mais il est important de rappeler qu'une association dont les activités sont ouvertes à tous, quelles que soient les origines, les croyances ou les convictions, et qui s'absentent de tout prosélytisme abusif ne contrevient pas au principe de laïcité.

La seconde fiche explique aux associations concernées par des refus d'aides financières aux vacances comment réaliser un recours gracieux.

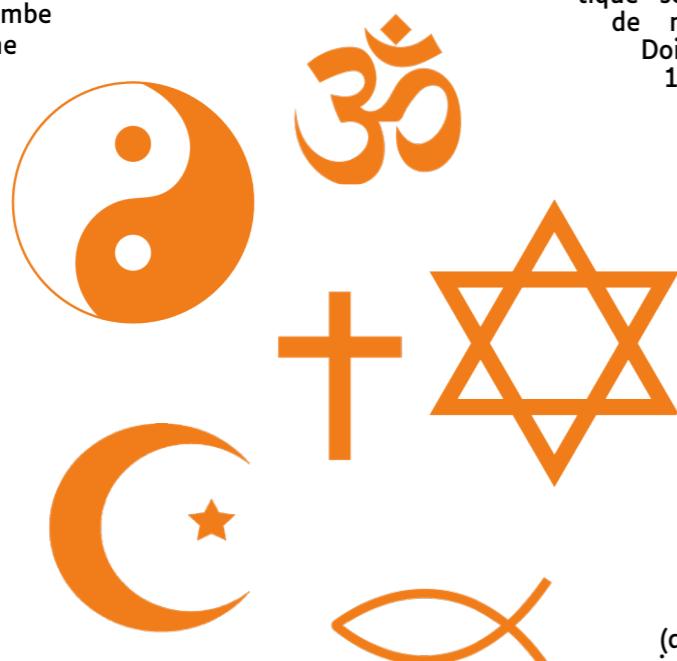


Pour accéder aux fiches pratiques

Cent vingt ans de laïcité : se souvenir d'une loi de compromis

Alors que la France célèbre les cent vingt ans de la loi du 9 décembre 1905 qui a promulgué la séparation des Églises et de l'État, l'historien Vincent Genin revient sur le principe de laïcité.

En France, la laïcité est devenue, depuis près d'une trentaine d'années, dans un discours de plus en plus banalisé, l'habillage moral d'une véritable crise de conscience. Comment vivre, après la décolonisation, à l'heure de la mondialisation et dans un ordre international qui relègue la France au second rang, et où seule la possession de la bombe atomique garantit une forme de puissance ? Se résigner dans le monde implique un mouvement, dans un premier temps imperceptible, interne, qui relève pour ainsi dire de l'inconscient. Des réflexes de défense ou de repli peuvent en partie expliquer l'exaltation de certains sentiments nationaux, l'exhumation d'une histoire, son idéalisation, qui vont jusqu'à transformer le passé en patrimoine et l'histoire en image d'Épinal : il en est ainsi de la laïcité.



Une laïcité unique ?

Aujourd'hui, pour parler de laïcité, il convient de revenir au droit, à l'histoire, à la signification des termes et, aussi, des mythes qui ne cessent d'être colportés par certaines paroles politiques, la presse, l'opinion publique et, parfois, les intellectuels, qu'ils soient médiatiques ou non. La laïcité est-elle une « exception française », comme on l'entend souvent ? Au cœur même de la République, il existe différents régimes de laïcité, qu'il s'agisse du cas d'Alsace-Moselle ou de plusieurs territoires ultramarins que l'on paraît souvent occulter, dans un désir de conception uniforme de la laïcité à la française. Certains observateurs « universalistes », tenants d'une laïcité dite « républicaine » (à savoir attachée davantage à l'unité qu'à la diversité) estimeront que

le régime du Concordat, dont les principes persistent à Strasbourg ou à Metz, est contraire au principe de laïcité, étant donné que les cultes y bénéficient d'une subvention publique. C'est oublier que le Conseil constitutionnel, en 2013, a reconnu la compatibilité du régime d'Alsace-Moselle avec la loi de 1905 !

Une exception illusoire

Allons plus loin. Ce mythe de l'exception française, ce culte de l'unité, de l'absolue singularité de la France, si séduisant, si romantique soit-il, fait bon marché de nos voisins étrangers. Doit-on rappeler qu'en 1905, lors des débats préalables au vote de la loi, Aristide Briand, son artisan, énumérait les exemples étrangers ? Une philosophie politique complexe de la loi était alors possible, et l'on sait ce que « l'idée laïque » doit à la tradition athée de la libre pensée, mais aussi au christianisme, qu'il soit catholique (dans le lien permanent entre Église et État) ou protestant (dans le désir d'autonomisation entre spirituel et temporel, même si le temporel, comme le souhaitait Ferdinand Buisson, était porteur d'une morale chrétienne, parfois calviniste).

À l'occasion des cent vingt ans de la loi de 1905, dans un contexte social et politique qui semble favoriser la conflictualité plus que le compromis, il est important de faire œuvre de clarification, de sortir des sentiers battus et de contribuer à aborder cette laïcité non comme un culte de plus mais simplement comme une garante de neutralité, de dialogue, de fermeté s'il le faut, de compréhension aussi. Car il n'est guère de politique sans compromis.

Vincent Genin,
École pratique des hautes études,
PSL/Sciences Po Paris

Dijon-Dakar sur deux roues

Ken Taylor, cinquante-deux ans, originaire de Belgique et pasteur d'une Église baptiste de Dijon depuis une douzaine d'années, a effectué un long périple de 4 760 km, de la capitale de la Bourgogne jusqu'à Dakar... à vélo !

Ken Taylor avait prévu de longue date ce temps à part, quatre mois sabbatiques pour faire autre chose, autrement, méditer, une traversée du désert pour de vrai, avec ce désir pressant de partager, entre deux coups de pédale, sa foi et ses compétences avec les Églises du Sénégal. Et puis il y a eu ce cancer du côlon, trois opérations, une longue convalescence qui a différé le projet, et cette envie de partir plus que jamais. Comme une revanche. Un encouragement pour ceux qui passent par-là, parce qu'il y a encore une vie après tout ça.

Un retour aux sources

Ken, vingt-deux ans, est en vacances avec son épouse Anne à Dakar quand, sur la plage des Almadies, un vieux pêcheur engage la conversation. M. Diongue Fall lui pose des questions sur sa foi, Abraham et des personnages de la Bible, auxquelles le jeune homme ne sait que répondre. Honteux et confus, il s'inscrit à des cours du soir dès son retour. L'Institut biblique belge suivra. Quatre ans plus tard, en stage dans une Église de Bruxelles, il nourrit le secret espoir d'être envoyé en mission au Sénégal. Mais c'est au Canada qu'il part. Les voies du Seigneur ne sont pas nos voies.

Au départ de Dijon, Ken Taylor, son vélo et son barda – 165 kg au total – mettent le cap sur Sète. Un bateau en direction du Maroc. Nador, Midelt, Errachidia, Ouarzazate, Marrakech, Agadir, Laâyoune, Tan-Tan... puis le désert, le soleil, le vent, le sable, les scorpions et enfin la Mauritanie avant Saint-Louis et Dakar. Le quinqua dort sous sa tente ou chez l'habitant. Quelquefois dans des hôtels. Il compte sur Dieu pour ouvrir les portes. Celles des musulmans sont très hospitalières.

Les musulmans aiment parler de Dieu

Les rencontres se succèdent, providentielles, riches, émouvantes. Ken Taylor côtoie des musulmans dont la plupart ignorent le Coran, « comme tant de François prétendument chrétiens ne

¹ Le titre de messie attribué à Jésus dans le Coran est l'un des points de convergence entre l'islam et le christianisme (même si sa nature et sa mission messianique sont l'objet de divergences théologiques). « Le messie, Jésus, fils de Marie, est le messager de Dieu, sa parole qu'il envoie à Marie et un esprit venant de lui » (sourate 4.171).

² Sourate La table servie [Al-Ma' idah], 5.46. Dans la sourate Jonas ([Yunus] 10.94), il est ordonné à Muhammad de considérer la Bible comme première source de révélation.

³ Warmshowers est une plateforme communautaire dédiée aux cyclotouristes. Elle met en relation des hôtes proposant un hébergement avec des voyageurs à bicyclette.



Ken Taylor a rejoint Dakar à vélo, un défi après la maladie.

connaissent pas la Bible ». L'islam est culturel, « la population est musulmane par défaut ». Ses hôtes posent des questions, demandent s'il est musulman. Il rétorque qu'il est disciple d'Isā al-Masīh, Jésus le Messie¹, et les invite à lire la Bible dont le Coran affirme qu'elle contient la direction et la lumière². Les interlocuteurs du pasteur sont curieux, surpris par ces citations qu'ils n'ont jamais entendues. Les causeries sont toujours courtoises, paisibles, « les musulmans aiment beaucoup parler de Dieu, c'est facile de discuter avec eux parce que Dieu est une évidence dans leur vie ». Ils sont très respectueux quand ils découvrent des gens du Livre, c'est-à-dire des chrétiens sincères.

Pour Ken Taylor, voyager reste le meilleur moyen de découvrir la beauté de la Création et ses créatures. Bien sûr, certains hommes sont « méchants », mais la plupart veulent faire le bien ; il n'a rencontré que des gens bienveillants pendant son périple.

Convaincu que le vélo est une façon très agréable de se connecter avec de parfaits inconnus, le pasteur héberge régulièrement des cyclotouristes à son domicile³. Nous avons beaucoup à progresser en matière d'hospitalité, « si les chrétiens ouvraient leurs portes pour accueillir comme j'ai été accueilli, ils auraient de nombreuses occasions de faire de belles rencontres et de partager leur foi ».

Ken Taylor est heureux d'avoir communiqué la sienne aux uns, croisés en chemin, et aux autres, enseignés dans les Églises sénégalaises. Et s'il est heureux aussi d'avoir relevé ce beau défi, il n'en dit mot. Il n'a plus rien à (se) prouver. Il est apaisé.

Brigitte Martin

Les échos du terrain

Un centre pour les personnes exilées en souffrance

Le centre de soins et de ressources Frantz-Fanon, à Montpellier, accueille les personnes exilées en souffrance psychique. Pensé par un collectif composé de six associations¹ et porté administrativement par la Cimade, le centre a été récompensé par le prix Charles Gide 2025².

Les images d'embarcations de fortune dérivant sur la Méditerranée et rejetant sur ses côtes, hommes, femmes, enfants pantelants, au regard halluciné par le supplice enduré, sont devenues banales. Ravivées depuis peu par les naufrages de pitoyables bateaux pneumatiques surchargés dans la Manche, elles font écho au chaos du monde : conflits récurrents au Moyen-Orient, affrontements armés dans le Sud global, guerre en Ukraine poussant des dizaines de milliers de personnes traumatisées sur les routes de l'exil.

Une prise en charge psychothérapeutique

Comment se relever après pareils parcours ? Surmonter les psychotraumatismes liés à ces périple, le déracinement, la solitude, le dénuement ? Beaucoup n'y parviennent pas et ont besoin d'un accompagnement. La Cimade, qui depuis plus de quatre-vingts ans accompagne les bouleversements du monde, ses guerres, ses mouvements d'exil, ses migrations, ne pouvait pas ne pas accueillir et soigner les personnes traumatisées par un exil contraint semé de violences physiques – tortures, viols, agressions – et parfois même de deuils. Toutes ont besoin de s'exprimer, de trouver une oreille attentive à leurs souffrances ; or, les lieux de prise en charge sont insuffisants et la barrière de la langue est un défi.

C'est pour répondre à ces besoins spécifiques que le centre Frantz-Fanon est né. La prise en charge psychothérapeutique des personnes exilées est assurée par des psychologues de sensibilités différentes et complémentaires, compétents pour traiter les effets de l'exil (deuil et trauma) et assistés par des interprètes. Les consultations sont gratuites, sans condition d'âge ni de statut.

Le patient au cœur du dispositif

Les soins reposent sur la personne elle-même, envisagée dans sa globalité, et sur une prise en charge sanitaire étroitement articulée à son contexte de vulnérabilité sociale et administrative ainsi qu'à l'environnement politique dans lequel elle évolue.

Depuis l'année dernière, l'attention des soignants s'est portée sur les victimes de torture – tortures policières, violences sexuelles ou viols utilisés comme arme de guerre – dont la parole est la plus difficile à faire advenir. Pour ce public particulier, le centre a expérimenté, en décembre 2024, des séances de psychodrame ; elles favorisent la levée des inhibitions, l'expression des émotions, et conduisent à une véritable catharsis : les patients reprennent pied et se réapproprient leur vie.

Le centre Frantz-Fanon est également un lieu de ressources pour les professionnels appelés à intervenir auprès des personnes traumatisées par l'exil : psychologues, personnels soignants, travailleurs sociaux ou interprètes. Il assure ainsi le meilleur service, dans la région Occitanie, aux personnes exilées blessées qu'il conduit sur le chemin de la dignité retrouvée, et aux professionnels qui les soutiennent.

Micheline Bochet-Le Milon, bénévole à la Cimade



Dans l'atelier des femmes fortes au centre Frantz-Fanon.

¹ Médecins du monde, Adages, Groupe SOS, la Clède, l'Espélido et la Cimade.

² Organisé par la Fédération de l'Entraide Protestante, le prix Charles Gide a récompensé quatorze porteurs de projets en 2025.

Un service civique bénéfique

Le service civique, créé en 2010, s'adresse aux jeunes de dix-huit à vingt-cinq ans¹ qui souhaitent effectuer une mission d'intérêt général. Visa-AD et le Défap sont deux associations d'intermédiation.

Le service civique gagnerait à être connu, Coline Turot, secrétaire générale de l'association Visa-AD² à Strasbourg, et Caroline Mpessa Lobe, responsable du volontariat au Défap³ à Paris en sont persuadées. Les deux équipes présentent le dispositif dans les grands événements protestants et les salons étudiants.

En France et à l'étranger

Plusieurs dizaines de milliers de missions sont proposées chaque année dans dix domaines d'action prioritaires pour la nation ; il y en a pour tous les goûts. Mais attention, prévient Coline Turot, il ne s'agit ni d'un stage, ni de bénévolat, ni même d'un emploi salarié, mais d'un engagement volontaire pour une durée de six à douze mois, entre 24 et 35 heures par semaine, sans prise de responsabilité. Dans les deux associations, qui font le lien entre des jeunes résolus à s'engager pour le bien commun et des structures susceptibles de les accueillir, on privilégie la version longue, dix ou douze mois, dans l'intérêt de tous.

L'association Visa-AD mobilise des jeunes dans des missions d'intérêt général depuis 1959. Elle propose aujourd'hui trois programmes de volontariat : un français (le service civique), un allemand et un européen, et accompagne chaque année une centaine de jeunes à l'étranger et deux cent cinquante en France. Le Défap envoie une cinquantaine de volontaires – dont une dizaine en service civique – à l'étranger auprès de ses partenaires ou en France depuis qu'il s'est engagé dans le volontariat de réciprocité⁴.

Une expérience (trans)formatrice

Dans les années 1960, le volontariat attirait des étudiants engagés politiquement, mais il s'est beaucoup généralisé avec la création du service civique. Ils sont désormais 150 000 jeunes chaque année, de tous profils, à opter pour le dispositif. Si



Atelier maquillage pour Louise, en mission auprès de personnes âgées.

la mixité sociale est de mise, la motivation prime. Au Défap, les jeunes ont en moyenne vingt et un ans et un bac + 3. « *La motivation compte beaucoup, le processus de recrutement est assez long avec de nombreux entretiens qui permettent d'affiner leur projet et les enjeux d'une expatriation solidaire* », indique Caroline Mpessa Lobe. Ceux de Visa-AD sont plus jeunes ; ils sortent du bac, certains sont en décrochage scolaire, d'autres font une pause dans leurs études.

Tous ont un tuteur référent et participent à des séminaires, au Défap, douze jours avant leur mission et, chez Visa-AD, treize jours pendant. Tous sont suivis de près lors de leur service⁵. « *L'expérience repositionne, donne du sens. Ils reviennent avec un peu plus d'engagement citoyen, d'attention à l'autre et notamment à l'étranger. Certains se réorientent ou repartent en VSI⁶* », explique la responsable du Défap. « *Les jeunes sont transformés, ils ont acquis tout un tas de compétences informelles mais aussi des capacités sociales et émotionnelles et c'est précieux* », ajoute Coline Turot avant de déplorer que les associations d'intermédiation doivent désormais composer avec la baisse du budget alloué⁷.

Ce serait dommage de réduire la voilure : 85,5 % des jeunes sont enchantés de leur expérience et les organismes le sont tout autant des volontaires. Plusieurs proposent d'ailleurs une embauche à l'issue de la mission. Et pour ceux qui ne sont pas encore recrutés, le service civique est un plus indéniable sur le CV.

Brigitte Martin

¹ Trente ans en situation de handicap.

² Volontariat international au service des autres – Année diaconale.

³ Le Défap est le service missionnaire de deux unions d'églises protestantes, l'EPUdF et l'UEPAL.

⁴ Le principe de réciprocité permet à tous les pays accueillant des volontaires français d'envoyer des jeunes pour une mission en France.

⁵ Les jeunes en service civique à l'étranger reçoivent aussi la visite de l'association qui les y a envoyés.

⁶ Volontariat de solidarité internationale.

⁷ L'Etat verse 500 € à chaque volontaire. La structure accueillante en France verse chaque mois 115 € au volontaire et 145 € à Visa-AD. Pour faire un don, déductible des impôts à Visa-AD : https://www.visa-ad.org/nous-soutenir/#iframe_assoconnect ou au Défap : <https://www.defap.fr/donner/>

La charité sous la grâce, non sous la contrainte

La charité est bien plus qu'une obligation morale ou un principe philanthropique, elle nous introduit dans une communion avec Dieu.

« *En vérité, je vous le déclare, chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits, qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait*¹. » Cette phrase est prononcée par le Christ dans l'Évangile de Matthieu, dans une parabole évoquant le Jugement dernier, la séparation entre ceux qui ont été charitables et ceux qui ne l'ont pas été. Le critère de ce jugement est donc clairement l'amour du prochain.

Une relation avec l'autre, une communion avec Dieu

Jésus énonce ce qui pourrait être une vérité universelle : la dignité de l'homme ne dépend ni de son pouvoir, ni de sa richesse, ni de sa réussite sociale mais de son être même. Le plus petit n'est pas défini par son manque mais par sa valeur intrinsèque. Le « petit » semble revêtir un seul visage : celui du Christ. Et la formule « *c'est à moi que vous l'avez fait* » étonne les auditeurs de Jésus car elle introduit une dimension transcendance. En agissant pour l'autre, nous sortons de la simple relation sociale ou morale pour entrer dans une relation de communion avec Dieu.

L'autre n'est pas seulement un semblable, il est le lieu d'une rencontre avec le divin. Le geste charitable devient plus qu'une aide : il est reconnaissance de la sacralité de l'autre. Ainsi l'Évangile de Matthieu, dans ce passage, ne propose pas seulement une éthique

de l'action mais une métaphysique de la rencontre : voir en chaque visage le mystère d'une présence qui nous dépasse.

La charité devient l'expression la plus haute de la dignité humaine ; en chaque homme et chaque femme nous découvrons une trace de l'infini. Jésus ne dit pas cela pour que le croyant agisse par intérêt, en ayant conscience qu'aider le Christ lui-même, c'est mieux que d'aider un furtif inconnu qui traverse sa vie. Il dit que, lorsque l'on tend la main, quand on écoute, quand on console, on ne fait pas qu'accomplir un geste humain mais on introduit l'éternité dans le présent.

Nous sommes Christ pour notre prochain

Les théologiens protestants et principalement l'initiateur de la Réforme, Martin Luther, découvrent, en lisant l'épître de Paul aux Romains, que la charité n'est pas une œuvre qui « mérite » le salut mais le fruit de la grâce déjà reçue. Le prochain est porteur d'une grâce plus grande que celle que les yeux humains peuvent mesurer. Le raisonnement inverse est également vrai et Luther insiste pour dire que le chrétien est « *Christ pour son prochain* » et qu'il est appelé à manifester l'amour gratuit de Dieu en prenant soin de l'autre.

Dans cette adresse du Christ se joue la différence entre l'action par impératif moral, le « *tu dois* », et l'action comme réponse libre à un amour qui me précède.

La charité, si elle répond à une obligation, se transformera vite en un devoir froid et engendrera une culpabilité qui desséchera l'élan du cœur. La loi commande : « *Tu dois aimer* » ; l'Évangile affirme : « *Tu es aimé, donc tu peux aimer* ». Les Églises devraient s'interdire de faire de la morale et travailler à bannir de leurs sermons les « *tu dois* » et les « *il faut* ». Transformer les « *tu dois* » en « *tu peux* » implique que l'on donne aux chrétiens ou aux chercheurs de Dieu des raisons de croire en son amour. Nous voudrions aimer non pas parce que nous sommes obligés de le faire, mais parce que nous sommes saisis et transformés par une grâce qui dépasse toute contrainte.

Beaucoup de maîtres spirituels avancent que la source de la charité, ce n'est pas la volonté mais la gratitude. La volonté discipline mais la gratitude libère.

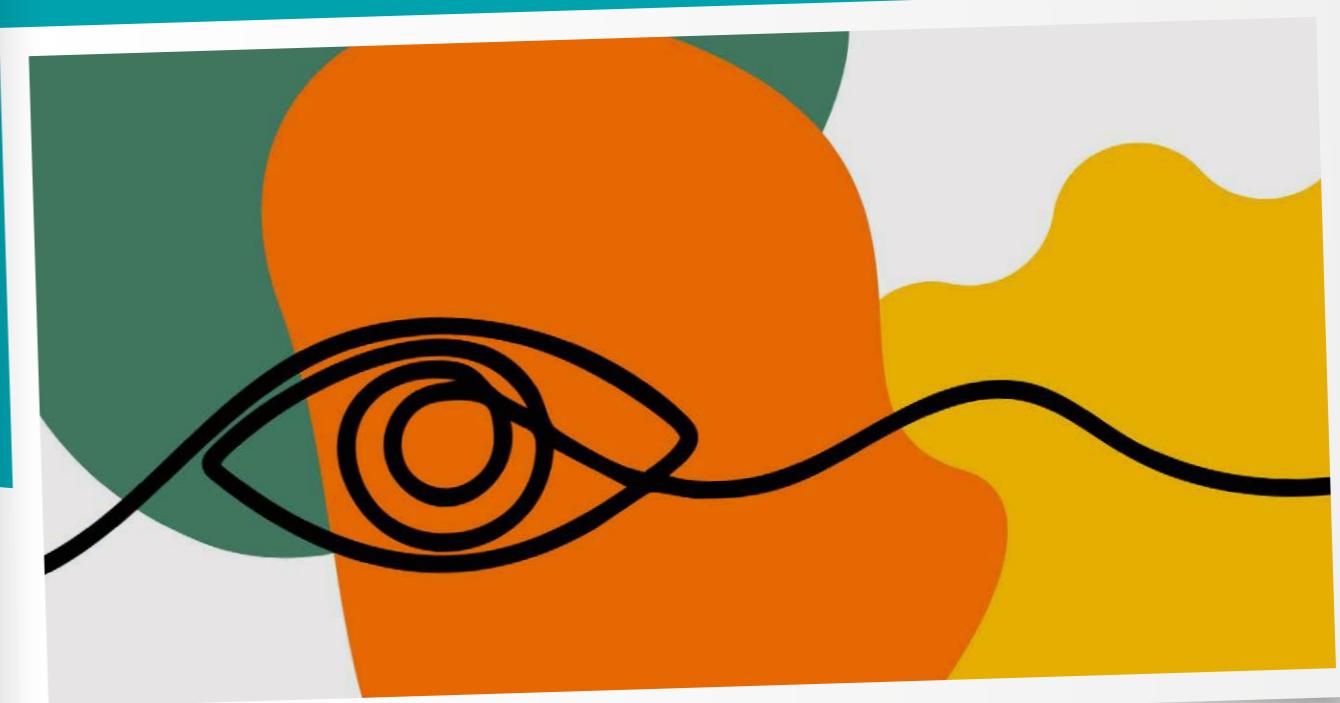
Brice Deymié, pasteur de l'Église protestante française du Liban

Vitrail (détail), cathédrale de Tours.

¹ Matthieu 25.40.

Dossier

ŒIL POUR ŒIL, DON POUR DON



« *Que les pauvres nous pardonnent le pain que nous leur donnons...* » Cette prière que l'on prête à saint François d'Assise semble *a priori* paradoxale, mais elle révèle quelque chose de très juste sur les dangers du don, sur les pièges qu'il peut receler.

Le vocabulaire lui-même témoigne de l'ambiguïté du don : en grec ancien, *dósis* désigne à la fois l'action de donner et la dose de potion, qui peut être aussi bien un médicament qu'un poison – et l'on sait que le premier devient facilement le second quand elle n'est pas appropriée. Le mot *gift* qui signifie cadeau en anglais désigne en allemand un poison... Et les compléments d'objet très divers que l'on peut accolter au verbe donner indiquent aussi l'ambivalence de ce geste : on peut donner la vie, mais aussi – et presque plus facilement ! – donner la mort ; on peut donner un cadeau mais aussi une punition ; on peut donner une leçon de maths à un élève en difficulté, mais on peut aussi donner une bonne leçon à son adversaire, et il risque de lui en coûter cher... Et – *last but not least* – on peut donner un peu de soi-même, mais « *donner quelqu'un* » signifie le trahir, le livrer à ses ennemis...

Y aurait-il dans tout don un risque de trahison ? Tout don pourrait-il devenir un cadeau empoisonné ?

Une valse à trois temps

Il serait pourtant aussi vain que préjudiciable de chercher à éradiquer le don. Vain, car on le constate, même dans les sociétés dites développées, en grande partie régies par des échanges marchands, le don garde une place fondamentale : il est au cœur des relations familiales comme des relations amicales ; il reste présent dans les relations professionnelles – les acteurs du travail social le savent bien, qui donnent tant d'eux-mêmes – comme dans les relations commerciales. Et c'est heureux qu'il vienne ainsi apporter un peu de gratuité, un peu de grâce, dans nos vies : que serait une société où tout serait compté, où l'argent serait roi ? Les relations n'y perdraient-elles pas beaucoup de leur saveur ?

Mais l'une des grandes difficultés du don – qui crée tant d'effets pervers –, c'est qu'il s'inscrit très souvent dans une relation asymétrique et qu'il vient renforcer cette inégalité. Ce n'est pas le cas lorsque l'on fait un cadeau à un ami ; mais quand on vient en aide à une personne en difficulté, il est clair que la relation n'est pas symétrique : d'un côté, quelqu'un qui est dépendant de ce qu'il reçoit ; de l'autre, quelqu'un qui a le pouvoir d'aider – ou pas – cette personne en difficulté alors que lui semble n'avoir besoin de rien.



Marcel Mauss¹ a analysé avec finesse le cycle du don dans les sociétés traditionnelles – et cela reste vrai dans nos sociétés ; il s'agit d'une valse à trois temps : donner, recevoir, rendre. Si l'on me donne quelque chose, j'ai une quasi-obligation de l'accepter : ne pas le faire serait offenser gravement le donateur, même si le cadeau me déplaît. Mais ce don crée une dette, une situation extrêmement inconfortable : être débiteur, c'est être dans une certaine dépendance à l'égard de l'autre ; je ne pourrai me libérer de cette position qu'en donnant à mon tour quelque chose à mon donateur.

Une relation piégée

On comprend facilement combien les dons sont importants, et tellement précieux, pour faire vivre une relation, mais aussi combien ils peuvent la piéger. Si celui qui a reçu un don ne peut rien donner en retour, il se sent enfermé dans la dette ; une situation humiliante qui met en cause son image de lui-même. Il arrive d'ailleurs que le donateur cherche, à travers son geste, à affirmer sa supériorité... Mauss montre que, dans les sociétés traditionnelles, le don pouvait être un instrument de domination, une façon, même, de faire la guerre.

Il est d'ailleurs des situations où la réciprocité est quasi impossible, tant la hiérarchie est figée. L'illustre cette anecdote racontée par Véronique Margron et Fred Poché², à propos de Jean Genet qui a mis en scène de façon percutante, dans *Les Bonnes*, la relation de ces femmes avec celle qu'elles appellent Madame : « *Une dame lui disait [à Jean Genet] : "Ma bonne doit être heureuse, je lui donne mes robes." – "Très bien, répondit-il. Vous donne-t-elle les siennes ?"* » Question impertinente – ou plutôt tellement pertinente ! – qui fait apparaître clairement la condescendance de ce geste, lequel souligne et renforce encore la hiérarchie existante entre elle et sa « bonne ». Forte du sentiment de sa générosité, cette dame s'est-elle d'ailleurs jamais demandé si son employée appréciait ses cadeaux ?

Qu'as-tu que tu n'aises reçu ?

La tradition chrétienne, qui valorise tellement l'acte de donner, peut-elle aider à sortir de ces difficultés ? On peut *a priori* en douter, car la charité chrétienne a souvent été exercée de façon

humiliante pour ses prétendus bénéficiaires. Pensons par exemple à la dame patronne caricaturée en chanson par Jacques Brel...

Et pourtant, il y a dans cette tradition bien des richesses qui peuvent aider à créer des relations plus justes entre donateurs et donataires, même en situation d'inégalité. Tout d'abord, invitant à donner généreusement, les textes bibliques rappellent que les humains ne sont pas la source du don. « *Qu'as-tu que tu n'aises reçu ?*³ » demandait l'apôtre Paul aux Corinthiens qui avaient tendance à se gonfler d'orgueil. Nous sommes bien loin de l'image du *self made man* que la société occidentale tend à imposer... Quand elles exercent la générosité, les personnes prennent simplement leur place dans la grande chaîne du don qui manifeste et entretient des liens de solidarité. Davantage même : se reconnaître soi-même pauvre devant Dieu oblige à modifier radicalement le regard que l'on porte sur les personnes en difficulté. Ce sont des frères et sœurs en humanité, pareillement aimés de Dieu. Impossible dès lors de les regarder de haut... Enfin, en affirmant que la terre est à Dieu – une terre qui nous est confiée pour que nous la gardions, et non donnée en propriété –, la tradition biblique vient subvertir l'idée même du don : si rien ne nous appartient, ce à quoi nous sommes invités, c'est à partager ce qui est généreusement mis à la disposition de tous.

Aussi fondamental soit-il pour créer des relations plus justes, ce changement de regard du donateur n'est pas pour autant suffisant pour éviter chez ceux qui ont besoin d'aide le sentiment d'humiliation. Il s'agit que cet état d'esprit se traduise dans des pratiques respectueuses de chacun, de sa dignité, de sa liberté de choix, de sa capacité à entrer à son tour dans la valse du don... Des pratiques qui traduisent une vraie reconnaissance de l'autre, et une vraie reconnaissance à son égard, pour ce qu'il est, pour ce qu'il nous apporte, souvent sans le savoir. Ce dossier de *Proteste* explore quelques-unes de ces pratiques qui contribuent à créer des relations plus égales, susceptibles de faire grandir chacun des partenaires.

Mais, ne l'oublions pas, apprendre à donner exige d'apprendre d'abord à recevoir...

Isabelle Grellier-Bonnal, théologienne

¹ Marcel Mauss, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, PUF, coll. « Quadrige Grands Textes », Paris, 2007.

² Véronique Margron et Fred Poché, *L'Échec traversé*, Desclée de Brouwer, Paris, 2003.

³ 1 Corinthiens 4.7.

* Le symbole "œil" indique que l'auteur (ou la personne interviewée) est intervenu aux 5^e Assises nationales des entraides protestantes les 3 et 4 octobre.

Le don, ce fil essentiel qui nous relie

Pourquoi donne-t-on ? La question traverse nos vies quotidiennes autant que l'histoire des sociétés humaines. Aujourd'hui, les motivations du don sont plurielles.

Nous donnons pour des raisons multiples : solidarité, conviction morale, attachement à une cause, ou encore pour renforcer un lien personnel. Notre don peut être réfléchi ou naître d'une émotion et d'un élan suscités par un appel à l'aide, ou encore faire écho à une expérience vécue. Mais nos dons ne sont pas toujours spontanés et généreux ; ils peuvent même être assortis de freins : avons-nous bien donné, assez, trop, à bon escient ? Le bénéficiaire fera-t-il bon usage de notre don ? En donnant, ne risquons-nous pas de dénaturer notre relation ?

Un processus d'échange implicite

Dans son *Essai sur le don* paru en 1925, le sociologue et anthropologue Marcel Mauss a montré que le don ne se réduit pas à un acte personnel, neutre et gratuit ainsi qu'en l'imagine souvent. Il constitue plutôt un processus d'échange social implicite, essentiel à l'équilibre des rapports humains. À ce titre, donner, recevoir et rendre sont indissociables. Derrière chaque don, spontané ou ritualisé, individuel ou collectif, existe

“
Donner, recevoir et rendre sont indissociables.
”

une attente qui fonde et nourrit le lien social. Et cette attente n'est pas forcément d'ordre matériel. Elle peut aussi être une marque de reconnaissance, un signe d'appartenance communautaire, entre autres choses... Le cycle du don/contre-don est ainsi garant du lien entre personnes ou entre groupes.

Ce besoin est visible dans nos vies. Lorsqu'un voisin nous aide, il est attendu – explicitement ou non – qu'un service équivalent nous sera rendu plus tard. Dans le bénévolat, donner de son temps n'est pas qu'un acte désintéressé : c'est aussi recevoir en retour une reconnaissance ou un sentiment d'utilité, s'inscrire dans un collectif d'action.... De même, dans les associations comme dans toutes les organisations, l'activité des professionnels n'est jamais réductible à d'abstraites transactions économiques. L'entraide, la coopération, l'écoute, les gestes de solidarité appellent une intelligence du don comme réseau d'échanges humains où circulent objets ou services, mais aussi symboles et affects.

Une condition *sine qua non* du vivre-ensemble

Aussi, si le don n'est pas accepté par son destinataire ou si, tôt ou tard, ce dernier ne fait pas preuve de la réciprocité attendue, le contrat social ne se noue pas et la situation peut même devenir conflictuelle. Sans la dynamique du don et du contre-don, la vie sociale se fragmente et se délite. Être attentif à la place du don dans nos actions, c'est bien prendre soin des racines de la qualité de la vie en société. C'est autant dire « *je fais partie de ce groupe* » que « *je reconnais ton existence et tu comptes pour moi* » ou que « *toi et moi, nous sommes liés* ».

Pour les travailleurs sociaux et les bénévoles, comprendre cette dynamique relationnelle est donc essentiel. Il s'agit de voir que derrière chaque acte d'entraide, d'accompagnement ou d'accueil s'articule ce triple mouvement : donner, recevoir et rendre. C'est l'acceptation de cette dynamique qui permet à chacun de se construire comme acteur d'une communauté. Loin d'être un supplément d'âme, le don est une condition profonde du vivre-ensemble.

Comme l'écrit Mauss : « *On se donne en donnant et, si on se donne, c'est qu'on se "doit" – soi et son bien – aux autres*¹. »

Denis Malherbe, maître de conférences émérite des universités, HDR en sciences humaines et humanités nouvelles

Petite histoire du don aux pauvres

L'histoire du don s'inscrit dans celle de l'humanité. Au fil des siècles les motivations diffèrent, les bienfaiteurs aussi, mais le don demeure.

Si l'Ancien Testament prônait déjà l'aumône, la parabole du Jugement dernier est devenue le texte fondamental de la charité – celui qui fit des pauvres non seulement l'image de Dieu sur terre mais aussi, pour les catholiques, la clé du paradis.

Au Moyen Âge, paroisses et individus distribuent aux pauvres, de façon parfois ostentatoire ; les monastères fondent des hôpitaux et des léproseries. Dans cette économie du salut, le pauvre est, *via* le don, nécessaire à l'ordre social, dont les inégalités se trouvent par là même justifiées.

De l'amour de Dieu à l'amour de l'homme

À la fin du Moyen Âge, le regard se transforme, dans un monde en croissance, plus urbain et marqué par les crises. Les premiers édits de répression envers les mendiants et vagabonds sont pris en 1351 et ne cessent ensuite de se multiplier. Dans un ordre social fondé sur l'appartenance territoriale et le travail à bas coût, demander l'aumône (et pis encore, vagabonder) peut désormais conduire aux pires châtiments. Le don cible donc surtout les « bons pauvres » de la paroisse (critère de localité) et dans l'incapacité de travailler (critère de vulnérabilité).

Au XVIII^e siècle naît un nouveau courant : la philanthropie, qui se développe surtout outre-Manche et outre-Atlantique – donc aussi, par réseaux, chez les

protestants français. Le don n'est plus seulement motivé par l'amour de Dieu, mais de l'homme ; il cherche aussi à traiter les maux à la racine.

Dans l'histoire du don, la Révolution et la « dette sacrée » de l'assistance ne sont qu'une parenthèse. Dès 1796, l'aide publique se réduit aux bureaux de bienfaisance (ancêtres des CCAS¹), structures facultatives et au financement largement privé.

Des œuvres confessionnelles et des associations

Le XIX^e siècle, celui de la misère urbaine du prolétariat industriel naissant, voit alors foisonner les œuvres confessionnelles. On pratique avant tout le don en nature, par méfiance envers le (més)usage que pourrait en faire le pauvre : bons de pain, de viande, de charbon... à échanger ensuite, au vu et au su de tous, chez les commerçants. Les protestants développent les diaconats de paroisse² et des œuvres inspirées d'outre-Manche, comme la Mission populaire (1872) et l'Armée du Salut (1881). Le don chrétien reste largement prosélyte, et outil de contrôle social (de la moralité, de l'abstinence, de la pratique du catéchisme...).

Si les premières grandes lois durables d'assistance sont votées à la fin du XIX^e siècle, les aides privées restent indispensables. Au début du XX^e se développent les centres sociaux et le travail social.

Après 1945 naissent de nouvelles associations ouvertes au plaidoyer et à la médiatisation, dans un contexte de misère des personnes âgées et handicapées, de crise du logement et de bidonvilles : le Secours catholique (1946), Emmaüs (1949), ATD Quart-Monde (1957)... Le prosélytisme disparaît, le don se veut respectueux de la dignité. Dans ce courant s'insère aussi la Cimade (1939).

Depuis les années 1980, avec le chômage de masse et le sans-abrisme, l'urgence sociale renaît. Les distributions alimentaires (Banque alimentaire en 1984, Restos du Cœur en 1985) ne cessent depuis de se réinventer³, de même que les maraudes. Le don aux associations est défiscalisé ; le mécénat d'entreprise, encouragé. Les formes du don continuent de se diversifier : dons en ligne, prélèvements automatiques, centimes additionnels à la caisse... tandis que la monnaie disparaît, aux dépens des sans-abri.

Axelle Brodiez, historienne au CNRS

Le don se diversifie, respectueux de la dignité plus que jamais.

¹ Centres communaux d'action sociale.

² Beaucoup de ces diaconats deviendront des entraides protestantes.

³ Des épiceries sociales voient le jour, des cours de cuisine sont proposés...

Plus besoin de monnaie pour donner

Tim Deguette, vingt-deux ans, a inventé Solly, une carte de paiement rechargeable pour les personnes sans abri. Avec les dons dématérialisés, c'est terminé, le « je n'ai pas de monnaie ».

Qu'est-ce qui vous a poussé à vous intéresser au sans-abrisme ?

J'ai toujours été passionné par l'entrepreneuriat. À treize ans, je créais des communautés Instagram, j'avais jusqu'à 30 000 abonnés ; pendant mes études supérieures, j'ai fondé une agence de communication avec trois amis¹. Dans l'intervalle, à seize ans, j'ai rencontré pour la première fois des gens de la rue. Je n'avais pas d'espèces sur moi, seulement un téléphone et une carte bancaire. Je me suis demandé comment je pourrais les aider. J'ai noté le sujet sur ma petite liste de projets, avec la mention 5/5, c'est-à-dire : du plus grand intérêt.

Le don était-il important dans votre famille ?

Non, pas spécialement. Ma mère faisait un don à la Croix-Rouge une fois par an. Il y avait aussi la quête à l'église. Mais j'ai été confronté aux problèmes d'addiction d'un proche qui auraient pu le conduire à la rue. D'où, peut-être, mon intérêt pour les personnes sans abri.

À quel moment votre projet s'est-il concrétisé ?

J'étais en études supérieures en communication marketing à Lille, en alternance dans un cabinet de conseil. J'avais envie de lancer un projet avec une forte valeur ajoutée. Mes premières aventures entrepreneuriales avaient certes eu un impact économique, mais j'avais besoin de plus. J'ai regardé mes notes sur mon iPhone, le sujet des sans-logis était toujours en tête de liste. Il répondait à un vrai problème social et économique, d'autant plus que, depuis le Covid, le paiement sans contact par téléphone était de plus en plus utilisé. Les grands perdants dans cette histoire, c'étaient les SDF.

Parce que les gens n'avaient plus de monnaie ?

Oui, la plupart des gens n'ont plus d'argent fiduciaire. J'ai interrogé des sans-abri ; la première chose qu'ils m'ont dite, c'est qu'ils se sentaient invisibles, et la deuxième que les gens n'avaient plus de monnaie. Après quoi j'ai fait une enquête auprès d'un échantillon représentatif de quatre cents personnes : deux tiers des Français n'ont



La carte bancaire autonome Solly peut recevoir des dons. Elle est opérationnelle depuis novembre 2025 pour une phase d'expérimentation dans douze villes de France, auprès de mille personnes sans abri.

plus de monnaie sur eux et 70 % ne veulent pas donner d'argent de peur d'encourager les addictions. J'étais résolu à me lancer. J'ai trouvé deux parrains² et six référents prêts à m'accompagner. Mon projet a été récompensé par la Métropole européenne de Lille. Une opération de levée de fonds participative a suivi. Nous espérions récolter 15 000 €, nous avons reçu cinq fois plus. Le grand public était sensible à la cause, c'était très encourageant. Nous avons ensuite cherché un prestataire bancaire partenaire.

Comment fonctionne la carte Solly ?

Elle est distribuée gratuitement aux sans-abri par des associations de maraude locales. Les personnes ne peuvent acheter que des biens de première nécessité. Pour donner de l'argent, il suffit de scanner le QR code ou la puce NFC sur la carte, on accède à un lien web pour faire un don, où on choisit le montant de 2 € à 100 €³. Le bénéficiaire reçoit 91 % du montant crédité. Il ne peut pas réceptionner plus de 500 € sur trente jours glissants. Pour consulter son solde, il peut utiliser une application, composer un numéro dédié ou s'adresser à l'association qui lui a donné la carte.

À quoi correspondent les 9 % prélevés sur chaque don ?

Depuis un an, je suis associé avec Matthew et Louise⁴, bénévoles aussi. La commission sert à couvrir les frais de fonctionnement bancaire et l'achat des cartes mais également à alimenter un fond de collecte pour le logement. Car, à long terme, on veut sortir les sans-abri de la rue : leur aspiration profonde, c'est de retrouver un toit.

Propos recueillis par Brigitte Martin



¹ Agence Les Normands.

² Fabien Trentesaux, intrapreneur, consultant des dirigeants de PME et managers, et Romain Lesaffre, cofondateur de Bazar général, animation d'ateliers en entreprise et coaching de prise de parole en public.

³ Des reçus fiscaux seront délivrés aux « donateurs Solly ».

⁴ Matthew, ancien développeur chez Swile (cartes et tickets restaurant), a un profil technique ; Louise, trésorière de l'association, gère le pôle administratif et financier.



Passer du don à la sollicitude

Beaucoup de termes qualifient la relation de soutien ou de bienveillance, chacun marquant une nuance différente.

Donner de soi est communément compris comme un mouvement vers l'autre, prendre soin d'autrui paraît davantage relever d'un engagement ; quant à la sollicitude, elle évoque une dimension plus spirituelle. À travers cette variété est décrite la nature même du service rendu.

L'expérience diversifiée du don

On raconte parfois d'un air moqueur l'histoire de cette femme qui, croisant un SDF, lui tend un euro assorti de cette injonction : « *Et surtout, ne le buvez pas !* » Son don accompli, elle regagne fièrement son logis.

Qui n'a pas croisé une fois dans sa vie un regard d'une immense bonté, dans lequel tout semble se dissoudre dans un accueil inconditionnel ? Parfois, ce même regard peut aussi donner la furtive impression d'une forme de souffrance.

Ces deux expériences se situent sur des plans différents. La première relève de la morale et de l'aide. Aussi caricaturale soit-elle, son mouvement est intéressant : elle décrit un acte qui part de soi vers l'autre, la volonté de prendre soin d'autrui à travers le don. La seconde scène touche à la rencontre d'âmes à travers le regard. Elle traduit un accueil, une résonance de deux vulnérabilités l'une par l'autre, un échange en humanité. Mais le fond de souffrance décelé dans le regard interroge : cet être lumineux n'aurait-il pas su se protéger ? Aurait-il trop donné ? Les deux situations pourtant illustrent le don de soi.



Prendre soin de l'autre et de soi

Derrière le don apparaît la notion de prendre soin, vue comme une ouverture à l'autre, un mouvement vers lui. Souvent discrète, invisible, cette attention à l'autre transforme les relations. Elle crée du lien, tisse une communauté humaine fondée sur la reconnaissance mutuelle. L'épisode de la covid a illustré combien était centrale cette notion, portée par un personnel soignant qui avait l'engagement chevillé au corps.

Son courage et sa disponibilité révèlent une capacité à aimer, rappellent que les êtres sont interdépendants et liés par des besoins, des fragilités, des élans de solidarité.

Un effet transformateur

La description du souci de l'autre a trouvé une définition, dans les années 1980, avec ce qu'on appelle l'éthique du *care*, issue notamment des travaux de l'Américaine Carol Gilligan à Harvard. On y mentionne l'attention à l'autre dans sa vulnérabilité, la responsabilité de se sentir préoccupé par ses besoins, la compétence permettant une action ajustée, la réciprocité du soin.

Mais s'il a un effet transformateur indéniable, le *care* reste un état d'esprit volontariste. Il correspond à un mouvement qui part de soi vers l'extérieur.

La sollicitude : vers une diaconie

Pour traduire en français cette éthique, le mot sollicitude a été choisi. Il est intéressant en ce qu'il évoque d'autres dimensions, plus spirituelles, et fait écho à certaines notions du protestantisme.

Pour les réformateurs, la grâce est première et c'est le sentiment d'être aimé qui fonde l'action concrète et le regard posé sur autrui. En ce sens, le don est avant tout vécu dans sa dimension relationnelle, le soin s'appuie sur l'accueil du besoin de l'autre. La sollicitude correspond à ce mouvement intérieur qui consiste à accueillir en soi la réalité d'autrui ; elle est dès lors l'expression d'une spiritualité, une manière de vivre l'*agapè* de l'Évangile. C'est par elle que l'action sociale, dans le cadre de la grâce, devient diaconie.

Marc de Bonnechose, pasteur et aumônier, Fondation des Diaconesses de Reuilly

La sollicitude consiste à accueillir en soi la réalité d'autrui ; elle a une dimension éminemment spirituelle.

Les Petites Cantines tablent sur la confiance et le don

Diane Dupré la Tour est cofondatrice des Petites Cantines, restaurants participatifs à prix libre. Le concept, fondé sur la confiance et le don, crée les conditions pour refaire émerger le lien social.



Comment passe-t-on du journalisme aux restaurants participatifs ?

Quand, en 2013, mon conjoint est décédé dans un accident de voiture, j'ai été saisie par ce qui compte vraiment : la qualité de nos relations et la confiance. La confiance est le plus petit dénominateur commun d'une relation de qualité, qu'elle soit à l'autre, à soi, ou à ce qu'on mange. Je la vois comme un muscle, un muscle que j'ai eu envie de réactiver à ce moment-là de ma vie. J'ai quitté mon travail de journaliste¹ et me suis lancée dans la création d'un restaurant avec un ami². On l'a appelé Les Petites Cantines car on pensait qu'il ferait des petits. On a voulu que le maximum de convives vive une expérience de rencontre et de confiance.

La table est-elle un lieu privilégié de rencontres ?

Quand on fait la plonge ou qu'on cuisine avec les autres, c'est une expérience d'apprentissage, de savoir-faire et de rencontre. Et quand on s'assoit à table à côté d'un inconnu, c'est aussi une expérience de rencontre. On s'aperçoit que la différence n'est pas une menace. C'est en tressant toutes ces personnalités uniques qu'on fait un « nous » en bonne santé. Prendre sa place à table, c'est une belle métaphore pour prendre sa place dans la société. Mais ce n'est pas si facile. Il y a des enjeux extrêmement complexes, une part d'incertitude ; chaque jour, dans nos restaurants, se rejoue le petit miracle quotidien de la confiance.

Confiance aussi en ce que l'on mange ?

Oui, des neurologues ont découvert que les circuits neuronaux qui nous permettent d'appréhender des nouveaux aliments sont exactement les mêmes que ceux qui s'activent face à des visages non familiers.

¹ Diane Dupré la Tour était journaliste dans la presse économique.

² Étienne Thouvenot est aujourd'hui entrepreneur social ; il a créé la Fresque de la rencontre, un atelier ludique pour redonner du sens aux rencontres.

³ Alain Caillé est sociologue ; il a revisité la pensée de Marcel Mauss à l'aune de nos enjeux contemporains.

⁴ Alain Caillé a ajouté le verbe « demander » à la formule de Marcel Mauss : donner-recevoir-rendre.

Quand je propose à mon enfant un nouvel aliment, je lui apprends à s'ouvrir à l'autérité. Une alimentation standardisée et prévisible endort cette partie de nous dont on a besoin pour rebondir dans la vie, s'enrichir, élargir le champ des possibles.

Un repas à prix libre, n'est-ce pas un peu audacieux ?

On a demandé aux gens, à la sortie du métro, de décrire le resto de leur rêve. Ils ont évoqué une alimentation engagée, le choix des producteurs et des menus, l'idée de faire la cuisine ensemble. Et puis un jeune, Nicolas, a suggéré de mettre des prix libres. On a ri. Moi, j'ai besoin de contrôler mon modèle, de savoir ce qui entre et ce qui sort. Mais il m'a convaincue d'essayer et ça a marché. Aujourd'hui, quinze Petites Cantines fonctionnent en cuisine participative et prix libre. On sort du prisme « *Qu'est-ce que je gagne/Qu'est-ce que je perds* » pour entrer dans un autre paradigme, celui du don : « *Qu'est-ce que je donne/ Qu'est-ce que je reçois*. » On a monté un conseil académique avec des chercheurs et on a rencontré Alain Caillé³. La manière dont il décrit le processus du don traduit bien ce que nous expérimentons.

Pouvez-vous nous en dire plus ?

Alain Caillé structure le processus du don autour de quatre verbes : demander, donner, recevoir, rendre⁴. Il est parfois plus difficile de demander que de donner. Notre société de la performance ne valorise pas celui qui dit : « J'ai besoin de toi. » Pourtant, savoir demander est une grande force. Il faut penser les choses de manière circulaire : aujourd'hui, tu m'apprends à lire et demain je préterai ma voiture.

Quand je donne, ma motivation devrait être l'accomplissement de la relation. L'équilibrage des intérêts, c'est le principe de l'économie de marché. La logique de l'économie du don est très différente, on recherche une réciprocité relationnelle. Alain Caillé nous fait réfléchir collectivement au partage de la valeur. C'est la relation qui crée de la valeur. Le don est l'opérateur de la confiance. Et la confiance est le germe de la coopération, une issue, une sortie de crise.

Propos recueillis par **Brigitte Martin**



Au nom de la religion

« **Donner-recevoir-rendre** », la **triade du sociologue Marcel Mauss¹**, est à vrai dire très ancienne. La pratique du don est recommandée, voire exigée, dans la plupart des religions.

La loi du talion, « œil pour œil, dent pour dent », n'est pas un code de vengeance mais plutôt l'ajustement équitable d'une peine, proportionnelle au délit et adaptée au statut social du forfaiteur. Le Code d'Hammourabi, écrit dans la Mésopotamie antique vers 1800 av. J.-C., en fait déjà un pilier de la paix sociale. Le Premier Testament et le Coran s'en sont inspirés pour réguler la vie en société, mais le Christ nous a appelés à la dépasser au profit d'une loi d'amour² envers le prochain, fût-il notre ennemi, en réponse à l'amour premier et à la grâce de Dieu. Les œuvres et mouvements de la Fédération de l'Entraide Protestante sont inspirés de cette spiritualité du donner-recevoir, mais serait-elle l'apanage du christianisme ? En aucun cas. Le don, quelle que soit sa forme, est transculturel et transreligieux, avec toutefois des nuances selon la relation donneur-receveur, le lien communautaire ou le rapport au divin.

Dans les cultures hindouiste et bouddhiste

Dans la plupart des sociétés ancestrales, très hiérarchisées, dont fait encore partie la culture hindouiste des castes, le don a une valeur politique : il affirme une supériorité du donateur sur une caste inférieure – le donateur fait des bénéficiaires ses obligés –, mais assure aussi sa prospérité et son confort spirituel : le don libère du mal, du péché, ou de ce qui pourrait être néfaste au donateur (à l'heure d'un mariage, d'une naissance, des récoltes, de funérailles...). Dans ces conditions, le don apparaît risqué pour celui qui le reçoit. Il fait écho à notre dicton : « Charité bien ordonnée commence par soi-même. »

Dans la culture bouddhiste, le don-charité (nourriture ou dons non matériels comme l'enseignement, la protection, l'amour...) est intimement lié à la vie quotidienne. À la fois devoir sociétal de solidarité et de compassion envers les nécessiteux, et devoir religieux (c'est un des six *paramitas*³ ou moyens

de purification et de croissance spirituelle), le don génère un contre-don sous forme de mérite, de bon karma... Le nécessiteux rend ainsi service au riche.

Côté islam

L'islam fait du don-charité un des devoirs religieux du musulman : la *zakât* est un des cinq piliers de l'islam. Sorte d'impôt plutôt que don, son montant est codifié en fonction des ressources et sa fonction est sociétale. La *zakât* est une action communautaire de générosité et de solidarité ; elle n'attend rien en retour et est destinée aux nécessiteux comme aux convertis et aux voyageurs. La discrimination, le respect de la dignité et la non-humiliation de celui à qui elle s'adresse sont de mise. Dans notre État laïc avec son système de protection sociale, la *zakât* a surtout une fonction spirituelle : se déprendre de ses biens pour les remettre à Dieu en reconnaissance de la vie donnée et se purifier de ses péchés dans la crainte de la colère de Dieu : sa bénédiction est le don attendu en retour, une sorte d'assurance pour l'au-delà⁴. Dans l'islam, transmettre son savoir, conseiller avec sincérité, aider son prochain ou simplement le saluer sont aussi considérés comme des dons-actes de piété...

En fin de compte, donner (un coup de main, du temps, de l'affection, de l'argent, une expertise...) et recevoir (un regard, un sourire, un remerciement...) pourrait bien être un fondement du vivre-ensemble.

Nadine Davous, médecin des hôpitaux, coordinatrice d'un espace éthique hospitalier

Donner et recevoir demeure un fondement du vivre-ensemble.



¹ Marcel Mauss, *Essai sur le don*, op. cit.

² Matthieu 5.38-42.

³ Les six *paramitas*, ou pratiques vertueuses, du bouddhisme sont la générosité, l'éthique morale, la patience, l'énergie enthousiaste, la méditation et la sagesse.

⁴ Sourate 2, v. 110, La vache.

Peut-on parler de générosité protestante ?

S'interroger sur la générosité d'un groupe religieux comme le protestantisme est un objet d'étude pour les sciences sociales. Pour répondre à la question, j'ai analysé une enquête à grande échelle sur les opinions et valeurs des Européens¹.

L'enquête a été réalisée dans l'ensemble de l'Europe. Sur les quelque 55 000 personnes interrogées, 9 % se déclarent protestantes². La première question qui nous intéresse ici porte sur les valeurs qu'il est nécessaire de promouvoir dans l'éducation. L'enquête en cite cinq, parmi lesquelles la générosité. Or, les protestants ne se distinguent pas significativement de l'ensemble des Européens : 24 % jugent nécessaire de l'encourager chez les enfants contre 23 % dans l'ensemble de la population européenne. Cette appartenance religieuse est-elle donc sans effet dans ce domaine ? On va voir que d'autres questions posées contrebalancent très largement ce premier résultat.

Le don du temps, une inclination protestante

À la question : « *Avez-vous accompli du travail bénévole pendant les six derniers mois ?* », la singularité protestante s'affirme. Parmi les Européens, 19 % répondent par l'affirmative, mais 36 % chez les seuls protestants. Il y a donc très clairement dans l'ensemble de l'Europe une prédisposition plus forte des protestants à donner de leur temps³. Or, donner de son temps peut être considéré comme un acte manifeste de générosité.

Au demeurant, ce travail bénévole se réalise dans les associations. Et, là encore, les protestants se distinguent clairement des autres groupes religieux puisqu'ils sont 85 % à appartenir à au moins une association contre 44 % des Européens en général. Ce qu'on peut appeler un « associationnisme » protestant constitue donc une réalité dans l'Europe d'aujourd'hui. On pourrait objecter que les associations n'entrent pas forcément dans le cadre de la générosité : tout dépend de leur objet. Mais si

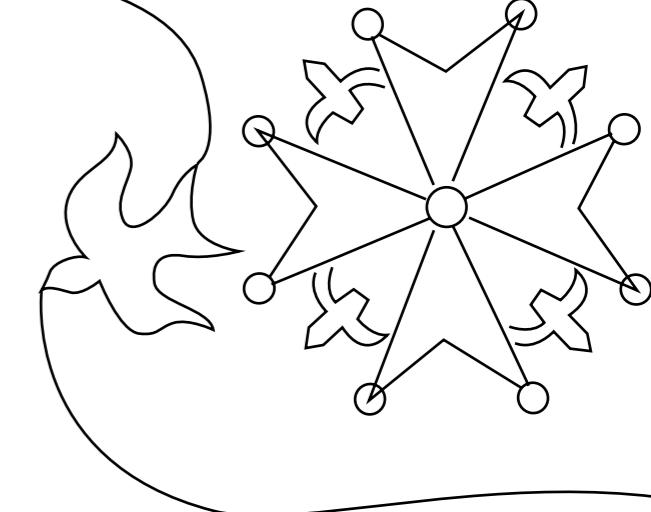
¹ Les enquêtes European Values Study (EVS) existent depuis 1981 et constituent le programme de recherche le plus complet sur l'évolution des valeurs. La dernière vague d'enquête a été conduite en 2018 dans trente-huit pays européens auprès de 55 000 participants.

² 27 % se déclarent catholiques, 1 % évangéliques, 5 % musulmans, 17 % orthodoxes, 3 % d'autres religions et 37 % sans religion.

³ Au cours des six derniers mois, 20 % des catholiques avaient accompli un travail bénévole, 16 % des musulmans, 14 % des orthodoxes, 20 % des personnes d'autres religions et 17 % des personnes sans religion.

⁴ 31 % des catholiques pensent que l'on peut faire confiance aux autres, 28 % des musulmans, 23 % des orthodoxes, 40 % des personnes d'autres religions et 3 % des personnes sans religion.

⁵ Centre de recherches politiques de Sciences Po.



les protestants sont sur-représentés dans les associations sportives et culturelles, ils le sont également dans celles dont l'action est humanitaire ou caritative. En moyenne, 8 % des Européens sont membres d'une association humanitaire ou caritative. Ce taux monte à 18 % chez les protestants. Il existe donc une propension associative, et particulièrement associative caritative, des protestants européens.

Altruisme, confiance, lien social

Cette générosité des protestants est probablement à mettre en lien avec leur intérêt pour les conditions de vie de l'humanité tout entière. Ainsi, si 28 % des Européens se sentent concernés par le sujet, c'est le cas de 40 % des protestants.

La question de la confiance vis-à-vis d'autrui est une autre piste. À la question : « *D'une manière générale, diriez-vous qu'on peut faire confiance à la plupart des gens ou qu'on n'est jamais assez prudent quand on a affaire aux autres ?* », les réponses montrent une singularité protestante : si 33 % des Européens pensent qu'on peut faire confiance aux autres, ce taux monte à 55 % chez les protestants⁴. Il y a donc une forme particulière de lien social propre au protestantisme, en comparaison des autres choix religieux possibles.

Les protestants ont un rapport distinct à la société, qui s'exprime notamment par des actions associatives et du travail bénévole. Cette enquête conduit indubitablement à parler d'une générosité plus élevée liée à l'appartenance au protestantisme en Europe.

Claude Dargent, professeur à l'université Paris VIII, chercheur au CRESPPA, associé au CEVIPOF⁵

“

Dieu aime celui qui donne avec joie.

2 Corinthiens 9.7

”

Découvrir l'autre pour se (re)découvrir

Le programme « Jeunes et Citoyens », lancé par les Foyers Matter en 2024, offre à des sortants de prison et des jeunes en difficulté d'aller à la rencontre de personnes sans abri. On a tous quelque chose à donner... et à recevoir.

Une rue à Lyon : André, en aménagement de peine, et Nkoy, jeune fille accompagnée par une mission locale, s'approchent d'un jeune couple qui dort dans la rue. La femme est enceinte, dans les bras de son conjoint. André et Nkoy se penchent avec précaution, presque timidement. Café, repas, vêtements changent de mains. Passé le temps de l'observation et du doute, la discussion s'engage avec beaucoup de bonne humeur, chacun se raconte à sa façon. Au détour de la conversation, une phrase que beaucoup d'habitues des maraudes entendent : « Merci pour votre aide, on se sent des êtres humains. » Une quinzaine de minutes plus tard, il faut prendre congé mais regards et sourires s'accrochent, se suivent, comme s'ils avaient du mal à se lâcher.

Un programme audacieux

André et Nkoy participent au programme « Jeunes et Citoyens » inauguré par les Foyers Matter en 2024 : des sortants de prison dits « Compagnons » et des jeunes gens pris en charge ou non par l'association, tous volontaires, participent à des actions d'entraide sociale bénévoles et vont à la rencontre de personnes sans abri dans la rue ou accueillies lors d'un repas partagé.

L'attelage peut sembler baroque, voire provocateur, s'agissant de faire œuvrer ensemble des individus trop souvent malmenés par l'existence au

bénéfice d'autres individus tout aussi abîmés. Les éducateurs des Foyers Matter, vigilants, restent à proximité ou interviennent pour mobiliser, conseiller, aider. En fin de journée, lors d'un temps dédié, chacun peut parler de son expérience.

Regagner confiance

Si l'un des objectifs de l'action est d'apporter aux sans-abri soutien matériel et accompagnement humain, le programme « Jeunes et Citoyens » pose la question de l'estime de soi pour dépasser l'image souvent négative que les volontaires ont d'eux-mêmes. Une véritable métanoia s'opère où, par l'intervention auprès de plus démunis qu'eux, ils deviennent des sujets actifs et non plus des objets malmenés par une vie difficile. Rapidement, ils constatent qu'il peut suffire d'être là, d'écouter, de bavarder ; ils perçoivent qu'un échange sincère de regards est parfois essentiel, d'autant plus quand la parole n'est pas.

Cet « aller-vers » pour lequel ils sont volontaires leur permet de développer des potentialités que le manque de confiance en eux avait enfouies mais qui ne demandent qu'à s'exprimer : l'empathie, la bienveillance, l'acceptation de la différence, la mise à distance du jugement.

Ce programme donne à celles et ceux qui y participent l'occasion d'une réconciliation avec eux-mêmes, le sentiment qu'ils auront été efficaces plus qu'utiles ; certains parlent d'une « chance » qui leur est offerte. L'expérience sensible qu'elle procure leur fait saisir qu'en dépit des maladresses et de la peur de la rencontre, des humanités se rejoignent et des dignités se reconnaissent dans l'apprentissage de la main qui donne et de celle qui reçoit.

Quand il y a tant d'initiatives comme celle-ci, tant de volontaires pour y participer, et même si ceux qui en auraient besoin sont trop nombreux pour tous en bénéficier, on ne peut pas croire que l'humanité soit au bord de l'abîme que nous promettent certaines Cassandre ! Ainsi que le disait Étienne Matter, notre fondateur, « il y a toujours un repli du cœur qui reste bon, il faut chercher ».

Philippe Pareja, administrateur et Florent Ferreboeuf, référent du bénévolat, Foyers Matter

Le programme « Jeunes et Citoyens » met en contact des personnes accompagnées par les Foyers Matter et des personnes sans abri.

3 questions à Pauline Scherer

Pauline Scherer est sociologue intervenante, engagée dans une expérimentation de caisse alimentaire commune inspirée du principe de la sécurité sociale de l'alimentation. Le dispositif est au carrefour des questions sociales, écologiques et de santé.



1 Quel est le principe de la caisse alimentaire commune ?

La recherche-action dans le monde associatif implique de nombreux acteurs, des habitants de quartiers. L'objectif est de produire des connaissances et de susciter des transformations sociales.

Je m'intéresse aux questions d'accès à l'alimentation depuis une dizaine d'années. La caisse alimentaire commune de Montpellier, sur laquelle je travaille actuellement, est directement inspirée du principe de la sécurité sociale de l'alimentation. C'est un système de pair à pair et de redistribution. Les participants cotisent selon leurs moyens et reçoivent une monnaie dédiée, dont le montant varie en fonction de la composition de la famille, pour acheter une alimentation de qualité dans un réseau conventionné. Le comité citoyen de la caisse privilégie des circuits courts, des produits bios, des modèles économiques alternatifs, plus vertueux... et promeut une alimentation meilleure pour la santé et l'environnement, parce que l'impact de l'alimentation est avéré sur la santé des hommes comme des écosystèmes. Et sur le bien-être en général¹.

2 Ce concept repose-t-il sur la générosité et le don ?

Bien sûr, le don et le contre-don font partie de l'équation puisque chacun, à sa manière, contribue et bénéficie. Mais on s'éloigne du don financier classique où les plus riches donnent pour les plus précaires et bénéficient d'une défiscalisation, sans participer à un projet commun. Les raisons pour lesquelles les habitants participent sont diverses, il y a une volonté de contribuer et de prendre part à un projet solidaire collectif.

¹ La FEP, très engagée sur le sujet du droit à l'alimentation, a édité un guide intitulé « Tous à table » assorti de quatorze fiches pratiques : <https://fep.asso.fr/2025/10/guide-pratique-tous-a-table-se-nourrir-un-droit-pour-tous/>

Le défi est de déterminer le contrat social qu'on est capable de passer ensemble autour de ces enjeux alimentaires, un peu comme ça a été fait pour la sécurité sociale en 1946, avec cette idée qu'on fait le choix de se protéger les uns les autres contre les risques multiples liés à l'alimentation. On parle de solidarité démocratique, de prise de décision collective, de choix commun. On veut donner le pouvoir de choisir et d'agir aux habitants. On travaille notamment à partir des travaux de la philosophe Joëlle Zask sur la participation.

3 Qui vous suit dans ce projet ?

On a fait un gros travail pour mobiliser des habitants de Montpellier. En 2022, une cinquantaine de personnes ont rejoint l'expérimentation. Aujourd'hui, c'est un peu plus de quatre cents foyers qui participent. La cotisation est libre mais guidée, le comité citoyen de la caisse vous suggère un montant en fonction de vos revenus. C'est un euro minimum par mois.

La caisse propose aussi des temps d'apéritifs conviviaux, des projections de films, des ateliers cuisine, des rencontres, des soirées à thème... Il y a une bonne diversité sociale (âges et revenus), avec une volonté de représentativité, mais le comité citoyen a également souhaité donner à cette expérimentation une utilité sociale directe en intégrant de nombreuses personnes en situation de précarité afin d'agir ici et maintenant contre cette précarité. Et cette dernière n'est pas que quantitative, elle a aussi des dimensions sociales et psychologiques.

Cette idée politique de sécurité sociale de l'alimentation connaît un certain engouement, mais elle doit encore faire l'objet de nombreuses réflexions. On doit inventer un modèle socio-économique adéquat. La caisse alimentaire commune séduit des catégories sociales assez diverses mais le principe de redistribution – si je gagne plus, je cotise plus – ne plaît, forcément, pas à tout le monde.

Propos recueillis par **Brigitte Martin** 

Le théâtre pour changer le monde

Les comédiens du théâtre de l'Opprimé, à Paris, interviennent dans les associations, les entreprises, les écoles, en détention et même... dans les théâtres, partout, en France et à l'étranger.

La technique phare du théâtre de l'Opprimé est le théâtre-forum, créé par Augusto Boal¹ pour favoriser la participation et l'engagement citoyen. Afin de soutenir l'interaction entre la salle et la scène, le metteur en scène (dit « joker ») coordonne les interventions des spectateurs et les réactions des comédiens ; il conduit la réflexion du public, l'amène à développer son point de vue, à préciser ses intentions. « *Le théâtre forum, ce sont des courtes scènes qui se terminent mal. Mais les spectateurs ont la possibilité, en réfléchissant ensemble, d'intervenir sur scène pour faire en sorte que ça se termine mieux. On n'a pas la solution, on est là pour faire émerger la parole et la réflexion collective* », explique le comédien Leo Frati.

Favoriser l'intelligence collective

Invités aux Assises des entraides de la FEP², les comédiens reconnaissent être sensibles aux sujets du don et du bénévolat. Daniel affirme que la question du lien prévaut, pourquoi je fais, ce qui m'anime et anime l'autre, et sur quoi on peut se retrouver en dépit de nos divergences : « *Ces questions du donner-recevoir traversent toute notre vie affective, relationnelle, professionnelle.* » Julie, bénévole à ses heures dans l'association MIAA³, ajoute : « *On s'inspire de nos vies, de ce qu'on connaît, mais aussi de ce que nous disent les commanditaires* ;



ils nous donnent des pistes, relatent les difficultés rencontrées et, à partir de là, nous travaillons sur les séquences que nous allons proposer. »

La troupe considère qu'elle est dans une relation d'entraide dès lors que l'engagement qu'elle prend, à travers le théâtre-forum, est de venir en soutien aux personnes en difficulté. Pour susciter le débat, elle crée des antagonismes qui font réagir. « *Heureusement, pas besoin d'avoir commis tous les méfaits du monde pour les jouer* », précise Victor, lui aussi comédien de la troupe, odieux sur scène et charmant dans la vraie vie. « *Il s'agit de trouver des vérités en soi, de hausser certains curseurs et d'en baisser d'autres. Utiliser l'intelligence collective pour réfléchir tous ensemble et s'enrichir, c'est très beau.* »

Des spectacles qui transforment

Si le public est touché, les comédiens le sont aussi. « *Certains ont un passif très lourd qui surgit tout à coup sur scène. Ça remet à sa place, ça recadre nos ego et nos petites prétentions* », confie Alain. Et puisque le don ne va pas sans contre-don, les acteurs reçoivent aussi : « *Ces plongées dans des environnements qui ne sont pas les nôtres, avec des gens qu'on n'aurait pas forcément rencontrés... la certitude qu'on a travaillé avec des personnes engagées capables de remettre en question leurs pratiques... la satisfaction devant le nombre d'interventions d'un public désireux de faire bouger les choses... la joie de participer à un élan inédit...* » affectent les comédiens. « *Chaque spectacle nous transforme, apporte une couleur de plus à la palette de nos personnalités* », constate Alain.

De l'aveu général, quand un comédien choisit ce type de théâtralité, c'est qu'il a envie de donner. Et il reçoit, quand le public est très interactif, comme ce fut le cas aux Assises des entraides. « *On a gagné notre journée !* » s'enthousiasme Alain.

Brigitte Martin 

Le théâtre-forum part du principe que l'être humain possède le langage théâtral et que le théâtre peut produire de nombreux changements.

¹ Figure majeure du théâtre brésilien dans la seconde moitié du xx^e siècle, Augusto Boal a développé un théâtre militant, contestataire, pour susciter le débat et rendre l'opprimé acteur d'une transformation de la société. Contraint à l'exil en Europe en 1971, son théâtre étant jugé subversif dans son pays, il a monté le premier centre du théâtre de l'Opprimé en 1979 à Paris. Aujourd'hui, Rui Frati en a repris la direction et développe le sillon créé par son prédécesseur.

² Les 5^{es} Assises des entraides de la FEP se sont déroulées à Angers les 3 et 4 octobre, voir article p. 25.

³ Mouvement intermittent de l'aide aux autres. L'association distribue cent vingt repas complets par jour aux plus démunis.

Sans la charité point d'humanité

La charité n'est pas condescendance. Elle instaure une humanité partagée, une dignité réciproque. C'est l'amour divin qui rend possible un engagement solidaire et lucide.

J'aimerais m'arrêter un instant avec vous sur l'expression biblique du livre de l'Exode¹ : « *Tu donneras vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent* », et vous proposer de faire un petit détour littéraire. Alors que Jean Valjean² remercie l'évêque de Digne de lui avoir ouvert la porte de sa maison, l'homme d'Église réplique : « *Ce n'est pas ici ma maison, c'est la maison de Jésus-Christ. Cette porte, elle ne demande pas à celui qui entre s'il a un nom, mais s'il a une douleur. Vous, vous souffrez, vous avez faim et soif, soyez donc le bienvenu. [...] vous êtes ici chez vous plus que moi-même. Tout ce qui est ici est à vous. [...] Vous vous appelez mon frère.* » Le lendemain, lorsque les gendarmes frappent à la porte de l'évêque avec Jean Valjean, saisi au collet, Monseigneur Bienvenu fait mine de lui avoir donné les couverts en argent qu'il lui a volés.

Le don est échange de vie et la vie échange de dons

Paradoxalement, dans sa charité, l'évêque devient à son tour voleur. Il vole à Jean Valjean son larcin qu'il métamorphose en don. L'acte qui replongeait l'ancien forçat dans le mal et le malheur est annulé. Donner, c'est pardonner. Et pardonner, c'est annuler un malheur, transformer un mal en bien, passer au travers du mal pour voir en l'autre du bien.

On a du mal avec la charité. Le mot évoque souvent mépris (supériorité du donateur) ou supercherie (gain supposé du paradis). Pourtant, la charité donne du sens à nos actions de solidarité. En latin, la *caritas*, c'est faire acte d'amour pour ses prochains, l'expression ultime du commandement d'amour : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*³. » La charité ne fait pas la dignité de celui que nous

¹ Exode 21.23-24

² Jean Valjean est un des héros principaux des *Misérables*, de Victor Hugo. Dans le passage cité, il sort du bagne où il vient de passer cinq années pour avoir volé un pain.

³ Lévitique 19.18, Matthieu 22.39, Marc 12.31...

⁴ Le Nouveau Testament a été rédigé en grec.

aidons mais la nôtre. En étant charitable, on devient digne d'une humanité non plus condescendante ou méprisante, mais véritablement fraternelle. Donner à l'autre, c'est d'abord se donner à soi-même, se donner une humanité partagée, une dignité réciproque. C'est s'offrir une fraternité.

La charité, une voie par excellence

Dans le chapitre 13 de la première lettre aux Corinthiens, un texte qu'on a plutôt l'habitude d'entendre à l'occasion de mariages, Paul nous présente la charité comme une voie d'excellence – sous-entendu sous la plume de l'apôtre, que l'on ne peut pas atteindre – et nous invite à la rechercher.

En français, on aime les fraises, son chien, ses enfants, son conjoint ou Dieu lui-même, avec le même verbe. Le grec⁴ en compte trois : *phileo* pour celui qui aime la sagesse ; *eros* pour aimer son conjoint ; et *agapè* pour l'amour de Dieu, le fameux *caritas* en latin que l'apôtre utilise dans notre passage.

L'amour qu'évoque Paul n'est donc pas un amour humain mais l'amour de Dieu. La charité ou la solidarité gratuite, sans orgueil, qui ne cherche pas son intérêt, etc., nous échappe ; nous ne sommes pas capables d'aimer comme ça. Trop souvent, on fait une mauvaise lecture de ce texte, on en fait une parole culpabilisante. On explique aux jeunes époux que leur humanité doit être habité de cet amour dont en réalité personne n'est capable.

Mais si on porte un regard lucide sur notre humanité, on comprend que notre charité, nos engagements, ne sont possibles que parce que Dieu nous aime de cet amour inouï dont nous parle l'apôtre, en dépit de nos fragilités et déséquilibres...

On ne changera pas le monde, on ne changera pas les autres, mais on peut participer d'un changement qui nous dépasse et dont Dieu seul est à l'initiative.

Matthieu Cavalié, pasteur de l'EPUDF 

“ *Et quand même je distribuerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, et quand même je livrerais mon corps pour être brûlé ; si je n'ai point la charité, cela ne me sert de rien.* ”

Un changement de paradigme

Les bénéficiaires sont souvent les grands absents des débats organisés par les instances sociales. C'est peut-être le signe que le système descendant est toujours à l'œuvre dans nos structures. Un changement de paradigme est néanmoins en train de s'opérer, et c'est heureux.

À la suite de la covid, l'Entraide protestante de La Rochelle a créé un tiers-lieu, les Jardins de l'Aubreçay, pour améliorer la qualité des denrées offertes lors de ses distributions alimentaires en introduisant des fruits et légumes bio. Elle est devenue coréférente du groupe de travail Sécurité alimentaire du projet alimentaire de territoire La Rochelle-Aunis-Ré dont l'intention est de transformer en profondeur l'aide alimentaire proposée.

Des initiatives et des écueils

Avec d'autres membres de ce groupe de travail, l'Entraide protestante de La Rochelle a déposé un appel à projet auprès de la DDETS¹ pour mettre en place un groupement d'achat citoyen de type VRAC² dans des quartiers prioritaires de la ville et en zone rurale, véritable marchepied pour une expérimentation de sécurité sociale de l'alimentation. L'Entraide produit une émission pédagogique sur RCF³ pour faire connaître ces innovations et organise des projections-débats dans le cadre du festival AlimenTerre. Cette année, c'est le documentaire *Manger pour vivre*, de Valérie Simonet, qui a été sélectionné.

Recourir à l'aide alimentaire est une expérience humiliante. D'autant plus que les personnes précaires sont renvoyées à leur responsabilité individuelle, notamment dans les discours politiques. Elles passent pour des « assistées », en déficit de volonté, de compétences, alors qu'elles

ne manquent pas d'imagination pour pallier leurs difficultés.

Si les associations ne ménagent pas leurs efforts pour renforcer le pouvoir d'agir des personnes accueillies, elles se heurtent souvent aux habitudes et principes de leurs bénévoles qui se révèlent sources de malentendus.

Une nécessaire formation

Lors des distributions alimentaires, il n'est pas rare d'entendre des bénévoles lancer : « *Quand on a faim, on prend ce qu'on vous donne !* » On attend des personnes accueillies qu'elles prennent ce qu'il y a – souvent le rebut de l'industrie agro-alimentaire – pour remplir leur ventre, pour leur bien, et tant pis si la nourriture ne leur plaît pas ou ne correspond pas à leurs habitudes alimentaires. De la même manière, on organise des ateliers de cuisine pour leur apprendre à préparer tel ou tel aliment. Tout part d'une bonne intention sans que quiconque prenne conscience du caractère infantilisant ou stigmatisant de l'acte de donner.

Le fonctionnement et la formation des bénévoles posent évidemment un problème. L'idée n'est pas ici de les pointer du doigt ni de mettre en doute leur générosité ou leur désir de bien faire, mais de rappeler que les webinaires proposés, par la FEP notamment, et consacrés à ces thématiques pourraient devenir plus largement des espaces de transformation des pratiques et des regards portés sur les personnes accueillies. Car les salles de distribution de l'aide alimentaire n'échappent pas aux rapports de domination et aux représentations discriminantes à l'œuvre dans la société.

Lors de ces temps de formation, les participants et les intervenants explorent collectivement de nouvelles formes de solidarité et travaillent au fondement d'une justice alimentaire susceptible de favoriser la dignité et l'autonomie des personnes concernées qui rompe avec l'idée classique que l'on se fait communément du don.

Nathalie Bottos, chargée de mission à l'Entraide protestante de La Rochelle et coordinatrice du tiers-lieu des Jardins de l'Aubreçay (17)



Le tiers-lieu les Jardins de l'Aubreçay, à Saint-Xandre (17), a été créé par l'Entraide protestante de La Rochelle.

¹ Direction départementale de l'emploi, du travail et des solidarités.

² Vers un réseau d'achat en commun.

³ Radio chrétienne francophone.

Donner de son temps pour réparer

Réparer au lieu de jeter, dénoncer la culture du jetable... les Repair Cafés fleurissent depuis une quinzaine d'années aux Pays-Bas¹, en France, en Belgique, en Allemagne, au Royaume-Uni, aux États-Unis et dans des dizaines d'autres pays à travers le monde.

Dans le Repair Café du Foyer de Grenelle, à Paris, les motivations sont écologiques, sociales mais aussi affectives. Le principe ? Inviter les utilisateurs à offrir une deuxième vie à leurs petits équipements, électro-ménager, hifi... avec des bénévoles qui ont un savoir-faire en matière de réparation. Les tours de main sont précieux, les compétences transférées et les objets en panne remis en état ; l'expérience est ludique et gratifiante, les participants sont ravis, et la planète aussi.

Les réparateurs du Foyer sont une demi-douzaine, tous bénévoles, retraités ou encore actifs qui donnent un peu de leur temps, un après-midi tous les deux mois. L'un est spécialiste ès télé, pour le hifi, c'est plutôt à un autre qu'il faut s'adresser. Des couturières interviennent aussi.

Apprendre à réparer soi-même

« *On montre aux gens comment réparer leur matériel. Le but du jeu, c'est qu'ils ne jettent pas leurs appareils en panne, mais qu'ils osent les démonter et arrivent à se débrouiller tout seuls pour les remettre en marche* », indique Félix, technicien au service après-vente d'Orange, co-responsable de l'activité depuis deux ans (il propose aussi du soutien informatique au Foyer).

Au Foyer de Grenelle, seul centre social du xv^e arrondissement, une trentaine de personnes de tous âges se présentent à chaque ouverture du Repair Café. Il y a celles qui se soucient d'écologie, celles qui sont en situation de précarité, et celles qui ont un lien affectif avec leur appareil. « *Elles y sont attachées, ça peut être un magnétophone des années 1980 parce qu'elles ont encore des cassettes, une petite radio qu'elles avaient dans la cuisine depuis toujours* », explique Félix. Quand à Christine, co-responsable, elle rédige les fiches à l'accueil pour chaque objet à réparer, « *avec l'heure d'arrivée pour éviter les chamailleries* ».



Réparer ensemble, c'est le concept du Repair Café.

Le concept séduit de plus en plus d'habitants du quartier, « *les gens se rendent compte, quand ils viennent chez nous, que parfois c'est une panne assez simple, un fil à ressouder, et qu'ils s'apprécient à jeter un appareil réparable* », relate Félix.

Donner de son temps et un sens à sa vie

Pour Félix, offrir de son temps et de ses compétences pour aider les autres, c'est naturel. La réparation est une passion et elle ne date pas d'hier : « *J'ai toujours réparé, depuis tout petit, parce que j'avais des frères qui réparaient, un père qui répare, je suis né dedans, c'est mon plaisir. J'ai toujours aidé les autres, dépanné à droite, à gauche. Et donc, maintenant que je suis en pré-retraite, je me suis dit : "Pourquoi ne pas aider Monsieur Tout-le-Monde ?"* »

Quand Félix voit une personne repartir avec son matériel réparé, le sourire aux lèvres, il est satisfait, « *ça fait du bien de voir les gens heureux* ». La rencontre est essentielle parce que quand on répare un appareil pendant une demi-heure, forcément, on bavarde. « *C'est quelque chose qui est génial. Moi, j'ai toujours aimé être entouré de personnes pour discuter ; on raconte nos petites histoires, nos ennuis quotidiens. On crée du lien et c'est très important.* »

Pour Christine aussi, le bénévolat permet des rencontres, mais surtout de se sentir utile. Donner de son temps et de ses compétences, c'est aussi donner un sens à sa vie.

Brigitte Martin



Dans les coulisses de « Présence protestante »

Le 24 août, la FEP était l'invitée de « Présence protestante » sur France 2. Élisabeth Walbaum, déléguée à l'animation et à la réflexion spirituelles, a piloté l'émission, entourée de six personnes dont Carlina Richardeau et Anne-Lise Fontan.

J'entends parler de moi comme si je n'étais pas là

Une belle aventure inédite pour moi : un culte, un dimanche matin sur une antenne du service public. La pression, il faut l'avouer ! Une belle occasion aussi pour la FEP de faire connaître ce qui l'anime : la solidarité, l'engagement, la foi. Pour évoquer chacun des domaines d'activité de la Fédération, je sollicite cinq adhérents : ce sont leurs textes qui composeront la liturgie¹. Pour illustrer la diversité religieuse, des participants issus de paroisses luthéro-réformées et évangéliques. Et pour la prédication, le très beau texte d'Ecclésiaste 3 : « Il y a un temps pour tout. » Un temps pour s'engager. Et ce temps, c'est maintenant !

Je suis bien entourée : mes camarades de jeu (merci Anne-Lise, Carlina, Adrien et Jesse), des musiciens professionnels bénévoles (merci Ntsou et Marc).

Le jour J, j'arrive aux aurores et, derrière deux semi-remorques, je tombe sur une équipe d'une trentaine de personnes, découvre le Foyer de Grenelle relooké, le matériel imposant.

J'entends parler de moi comme si je n'étais pas là. On me filme dans les rues du quartier pendant une heure et demie pour la séquence d'ouverture qui ne durera que deux minutes. Un début de fou rire : « Tu as une tache sur le visage, il faut un raccord de maquillage ? » Euh... non, c'est un grain de beauté !

Enfin, les premières notes de musique. Mes coéquipiers sont là, regards de connivence et sourires qui m'encouragent. C'est parti ! On tourne !

Élisabeth Walbaum, déléguée à l'animation et à la réflexion spirituelles

Sa parole fait vivre les mots

La cour du Foyer de Grenelle, d'habitude si fréquentée, est vide et silencieuse. Le temple est plein d'une lumière chaleureuse et son effervescence tranche avec le calme matinal de la rue. Les tableaux blancs des cours de FLE² ont fait place aux rails d'une caméra mobile. L'équipe de tournage s'active, les techniciens ajustent, les ingénieurs du son font des tests et les amateurs que nous sommes regardons, un peu perdus.

Le tour de chauffe commence. L'illustration du *kamishibai*³ est-elle bien visible ? Le ton naturel ? Quelle caméra dois-je regarder ? Bientôt tout devient fluide, je suis guidée par l'équipe et rassurée par la présence d'Élisabeth. Peu à peu les mots prennent toute la place et j'en oublie les caméras. L'un après l'autre les textes se font écho et sa parole fait vivre nos mots.

Carlina Richardeau, déléguée régionale Île-de-France

La musique et la liturgie nous enveloppent

Samedi, 8 heures : allées et venues dans un apparent désordre, mais il ne faut pas s'y tromper, tout est réglé au millimètre. L'enregistrement du culte s'ajuste à la seconde. L'équipe de tournage nous accueille avec chaleur : « Prends un café, après tu pourras passer au maquillage. » Petite inquiétude pour moi : un peu de baume à lèvres me suffit d'ordinaire. Par chance, Élisabeth passe avant moi ; je l'observe, métamorphosée, rayonnante. Rassurée, je confie mon visage à des mains expertes.

Nous nous installons dans un décor splendide autour d'un magnifique Steinway. Soudain le silence, puis le piano, les voix. Malgré les caméras qui tournent, les projecteurs qui éblouissent, la musique et la liturgie nous enveloppent. Nous vivons pleinement la sincérité des paroles, des chants, des présences.

Anne Lise Fontan, déléguée à la communication

Replay disponible sur Youtube



Assises des entraides : de la charité à la dignité

« *Donner, c'est donner, reprendre, c'est voler* », cette phrase ponctuait nos jeux et relations lorsque j'étais enfant. À l'époque, dans nos esprits, le don ne se contestait pas et s'exerçait à sens unique : du donneur au receveur. Voilà à quoi je pense quand on annonce à l'équipe communication le thème des Assises des entraides : œil pour œil, don pour don, de la charité à la dignité.

De nombreux adhérents ont participé aux 5^e Assises des entraides les 3 et 4 octobre à Angers sur le thème du don.

Assises ; nous avons eu véritablement le temps de nous saisir de ce sujet du don, d'y réfléchir, de nous questionner. Notre projet initial a beaucoup évolué au cours de la préparation de cet événement. »

Un lien qui vit

L'œil, le trait et la plante de l'affiche (et de la couverture de ce numéro), c'est le lien fédératif qui nous relie, se vit et crée des partenariats entre associations. La carte de France interactive des entraides les met toutes en relation. Ce lien, symbolisé à Angers par des fils de laine entrecroisés, les unit au détour d'actions communes. L'objectif était de « permettre des échanges, des rencontres, des liens entre des personnes », indique Philippe Verseils, référent de la coordination des entraides, à l'issue de la manifestation.

Comme l'explique Cécile de Clermont, nous ne pouvons pas forcément reproduire dans nos associations tout ce qui nous a été proposé pendant ces deux jours, mais nous pouvons nous en inspirer, avec l'envie d'avancer, même si notre projet n'est pas parfait. Et pourquoi ne pas organiser un repas partagé avec participation libre au cœur de nos entraides, à l'image de ceux proposés par Les Petites Cantines ? « Ce projet n'est ni utopique, ni fou, ni candide. Il s'appuie sur le bon sens et la raison. Peu importe qu'il soit imparfait, il a le mérite d'exister », a affirmé Diane Dupré la Tour, cofondatrice de ces cantines de quartier.

Anne Vaubaillon, chargée de communication à la FEP

Retrouver l'événement ici



¹ L'Acat pour l'accueil des exilés, les Associations familiales protestantes pour l'enfance-jeunesse, l'entraide de la paroisse de l'Annonciation pour les personnes précaires, les Diaconesses de Reuilly pour les personnes âgées, la Fondation John BOST pour les personnes en situation de handicap.

² Français langue étrangère.

³ Le *kamishibai* est une technique de conte d'origine japonaise : le conteur fait défiler des planches illustrées dans un petit théâtre ambulant en bois.



▲

Leur parole nous éclaire

La Frat m'a donné une deuxième vie

La Fraternité de La Belle de Mai¹ m'a sauvée. Je m'appelle Corinne et j'habite à Marseille.

Ça fait dix-huit ans que je suis à la Frat. Je suis arrivée en 2007, en tant que bénéficiaire. C'est l'assistante sociale qui m'a dit de venir ici. J'étais au RMI, je cherchais une occupation et je me suis inscrite aux ateliers. Il y avait de la mosaïque, de l'informatique... Après, j'ai aidé un peu à la cuisine et quand ils ont cherché un salarié parce que la personne qui faisait le ménage prenait sa retraite, j'ai postulé. J'ai été retenue et j'ai commencé le ménage, le matin de bonne heure. J'étais très heureuse de faire le ménage. Malheureusement, en 2012, j'ai eu un accident au travail. Je suis tombée dans les escaliers et j'ai été gravement blessée. Après ça, je suis restée un an et demi en arrêt.

En 2014, j'ai essayé de reprendre mon travail, mais je souffrais beaucoup, il fallait porter des seaux sur les trois étages, alors Roberto² m'a demandé si j'étais intéressée par le poste d'accueil. J'ai dit : « Pourquoi pas ? » Et depuis 2013, je suis à l'accueil, salariée à mi-temps. Je m'occupe du standard téléphonique, un petit peu des stagiaires, je fais les lessives pour les enfants, je mets les tables le midi, je prépare le goûter, voilà, je fais pas mal de choses. J'arrive le matin à 6 heures, parce que j'ai perdu de l'autonomie par rapport à mon accident, je fais les choses lentement.

Je suis aussi bénévole au vestiaire social. Moi ça me tient beaucoup à cœur, le vestiaire. On donne les vêtements à des gens en difficulté orientés par une assistante sociale ou un référent social. Ce sont souvent des personnes qui sont à la rue et elles ont beaucoup besoin d'attention, on leur offre le café, le thé, on les écoute.

Moi aussi, j'ai été en grande difficulté. Je suis arrivée ici à la suite d'un divorce et du décès de ma fille en 2004. Elle avait vingt ans, et une leucémie depuis l'âge de quatorze ans. J'ai traversé des épreuves dans ma vie, mais celle-là,



je ne l'ai pas supportée. J'ai perdu la foi quand j'ai perdu ma fille, j'en ai voulu au monde entier. Et à Dieu aussi. Je ne m'en suis jamais remise. Ça m'aide à moins penser d'être ici. Perdre un enfant, c'est pire que tout. J'ai fait des bêtises, des tentatives de suicide. J'ai été internée pendant trois ans.

La Frat m'a donné une deuxième vie. J'ai beaucoup d'attaches avec le personnel, les membres du bureau, la direction, les salariés, les bénévoles. J'aime énormément la Frat. C'est ma famille. Tout ce que j'ai trouvé ici, je ne sais pas si je l'aurais trouvé ailleurs.

Bon, ça n'a pas toujours été facile, il y a du bon, du mauvais, de la tristesse et des joies, mais on a surmonté tout ça. Dans quelques mois, je vais être à la retraite, mais je resterai en tant que bénévole.

C'est très important de pouvoir donner quelque chose. Les personnes partent de la Frat avec un petit paquet, des vêtements chauds ; mais elles partent aussi avec le sourire. Elles reviennent souvent nous voir. Ça fait plaisir. Moi, ça met du sens dans ma vie d'aider les autres, j'ai toujours été comme ça. J'étais à la DDASS³, dans un foyer, à l'âge de onze ans, ma maman était battue par mon père... J'ai eu beaucoup de galères dans ma vie. Mon mari aussi me frappait. Je suis pas trop allée à l'école, tout ce que je sais par rapport à l'accueil, tout ça, je l'ai appris sur le tas.

Je me sens très concernée par les difficultés des autres. Quand des familles sont dans la rue, que les enfants n'ont pas mangé, qu'ils n'ont pas de vêtements, pas de chaussures, ils vous arrivent à la fraternité pieds nus, c'est pas possible de voir ça. Il y a tellement de souffrance. C'est pas normal ! Tout ça, ça me touche, ça me révolte. Je fais par rapport à mon niveau, j'essaye d'aider le mieux possible.

Propos recueillis par Brigitte Martin

¹ La Belle de Mai est une association de la Mission populaire évangélique de France ; elle pratique l'accueil inconditionnel et l'éducation populaire depuis plus de cent quarante ans à Marseille.

² Roberto Beltrami, pasteur, a passé onze ans à la direction de La Fraternité de la Belle de Mai.

³ Direction départementale des affaires sanitaires et sociales, supprimée le 1^{er} avril 2010 et remplacée par l'agence régionale de santé.

La page culture



« Les anges dans nos campagnes »

Dans le très lucratif et superficiel marché qu'est parfois la ritournelle de fin d'année, voici l'origine de l'incontournable chant « Les anges dans nos campagnes ». Un peu moins ancien, semble-t-il, qu'« Entre le bœuf et l'âne gris », ce cantique traditionnel de Noël très populaire remonterait au xv^e siècle.

Les noms de l'auteur et du compositeur sont incertains. Toutefois, il semblerait que l'air utilisé pour « Angels we have heard on high » soit originaire du Languedoc et que les paroles soient signées par le poète écossais James Montgomery.

« Les anges dans nos campagnes » est imprimé pour la première fois en 1816, la veille de Noël, dans le *Sheffield Iris*, un hebdomadaire de la ville du nord de l'Angleterre. Ce n'est qu'après une réimpression en 1825 qu'il est entonné dans les églises. Avant 1928, l'hymne est chanté sur de nombreuses mélodies, dont le « Regent Square » d'Henry Smart qui a subsisté, notamment aux États-Unis. Parfois, le refrain « Gloria in excelsis Deo » est accolé aux paroles originales de Montgomery. Au Royaume-Uni cependant, l'hymne est diffusé sur l'air français languedocien.

La popularité du chant lui fait traverser les siècles. Le cantique évoque l'apparition des anges aux bergers lors de la nuit de la Nativité et leur recherche de la crèche où le Libérateur est né.

À Noël, les chrétiens ne commémorent pas simplement la naissance de Jésus, personnage historique né dans la province romaine de Judée, qui a bouleversé le monde. Lors de cette fête, ils rappellent l'essence de la foi chrétienne : en Jésus-Christ, Dieu se fait proche de tout homme, l'invite à faire route avec lui, à marcher dans ses pas.

Enfin, et pour l'anecdote, si vous êtes un inconditionnel de cet apparat de décembre, sachez que les boules du sapin de Noël étaient jadis comestibles.

Denis Rabier,
chroniqueur musical, Radio Omega



Glorious :
« Les anges dans nos campagnes »



Sebastian Demrey et Jimmy Laharie :
« Les anges dans nos campagnes »



**Les Sentinelles, tome 2,
La Promesse accomplie,**
Bande dessinée,
Claire Omer,
Éditions Bibli'O 2025

Après *Les Temps anciens*, Claire Omer poursuit sa série *Les Sentinelles* avec le tome 2 intitulé *La Promesse accomplie*. Dans un monde futuriste et inégalitaire, où l'eau est une ressource rare et recherchée, Jérém et Louisa continuent leur quête vers le monde ancien, dans lequel le grand roi pourvoyait à tous les besoins des habitants de la terre. La route est longue, les enfants quittent Mérida pour se rendre dans le jardin secret des Sentinelles, dernier rempart contre l'injustice et le totalitarisme.

Après un premier tome très réussi qui plongeait les jeunes héros dans un univers à mi-chemin entre la révolution industrielle de la fin du xix^e siècle, quand les enfants allaient à l'usine ou à la mine, et le *Monde de Narnia* avec ses animaux mytho-

logiques qui parlent, ce deuxième volume pousse plus loin l'intrigue et les enjeux, tout en renforçant la dimension militante, poétique et biblique de la série. Les personnages sont attachants et l'histoire est riche en rebondissements.

L'autrice, au scénario comme au dessin, alterne les scènes d'action de grande envergure et celles de réflexion, conjuguant doute et foi. Louisa et Jérém évoluent au fil des pages, confrontés à leurs propres contradictions et à la nécessité de s'unir pour survivre. Dessin dynamique et découpage efficace, Claire Omer mène l'histoire avec entrain. Ce tome 2 des *Sentinelles* est une aventure captivante, un plaidoyer écologique subtil, et une réflexion sur l'engagement, la foi et la résilience. Claire Omer prouve une nouvelle fois qu'elle maîtrise l'art de raconter des histoires qui font réfléchir tout en divertissant. À mettre entre toutes les mains, à partir de huit ans.

Julien Burnat,
L'Esprit et la Plume,
47, rue de Clichy, Paris

